

Anthropologie coloniale, « gestion des sauvages » et essentialisation des populations autochtones à Taiwan du temps de l'empire japonais (1895-1945)

Colonial Anthropology, "Management of the Savages" and Essentialization of Indigenous Peoples in Taiwan during the Japanese Empire (1895-1945)

Arnaud Nanta

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/6075>

DOI : 10.4000/moussons.6075

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 13 août 2020

Pagination : 105-140

ISBN : 979-10-320-0273-5

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Arnaud Nanta, « Anthropologie coloniale, « gestion des sauvages » et essentialisation des populations autochtones à Taiwan du temps de l'empire japonais (1895-1945) », *Moussons* [En ligne], 35 | 2020, mis en ligne le 13 août 2020, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/6075> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/moussons.6075>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Anthropologie coloniale, « gestion des sauvages » et essentialisation des populations autochtones à Taiwan du temps de l’empire japonais (1895-1945)

Arnaud Nanta *

Institut d’Asie Orientale, UMR 5062, Lyon, France

Les cinquante années de période coloniale japonaise à Taiwan, de 1895 à 1945, virent la réalisation de nombreuses enquêtes de terrain à propos de la société taiwanaise et des populations « indigènes » de ce territoire, semblablement aux autres empires coloniaux contemporains en Afrique ou en Asie. L’anthropologie y occupa une place centrale, sans commune mesure avec le cas de la Corée coloniale, où les travaux historiques et archéologiques dominèrent. L’anthropologie coloniale se focalisa à Taiwan sur les nombreuses minorités autochtones de

* Arnaud Nanta est historien, directeur de recherche au CNRS, Institut d’Asie Orientale (UMR 5062). Il travaille sur l’histoire des sciences humaines et sociales dans le Japon moderne et contemporain, la Corée et Taiwan colonisés. Il s’intéresse tout particulièrement à l’histoire de l’archéologie, de l’anthropologie et des études historiques, avec un accent mis sur les idéologies politiques et sur la construction des identités nationales. Il a travaillé auparavant à l’EHESS (Paris) et à la Maison franco-japonaise (Tokyo), et a vécu au Japon pendant plus de 11 ans.

langues austronésiennes, qui habitaient ce territoire aux côtés des communautés de filiation chinoise han. Ces groupes, désignés comme « aborigènes » (*genjūmin* 原住民), furent affirmés comme les seuls vrais Taiwanais¹. Dans un même temps, l'ensemble des sciences sociales japonaises considérèrent ces populations autochtones comme « en dehors de l'Histoire » dans laquelle la domination coloniale les aurait fait entrer.

Le présent article se penchera sur l'histoire de l'anthropologie coloniale et des politiques japonaises à Taiwan. La question centrale que nous poserons concerne le mode d'appréhension des populations autochtones de Taiwan par les anthropologues coloniaux, la reproduction par le pouvoir colonial de ces représentations, enfin leur intériorisation et perpétuation dans le temps post-colonial. En effet, au-delà des différences d'approche ou de méthodologie, une problématique centrale domina la recherche savante et les discours administratifs de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1940 : la classification ethnique et géographique des « races aborigènes » de Taiwan en termes de complexes « racio-culturels » enracinés dans des « milieux » géographiquement spécifiques. Pour cela, on présentera de façon synthétique l'histoire des dispositifs coloniaux de connaissance qui se penchèrent sur les populations autochtones entre 1895 et 1945. On mobilisera ici une sélection de sources primaires japonaises ainsi que les acquis de la recherche historique, afin d'analyser l'anthropologie aborigène et, plus succinctement, l'archéologie préhistorienne coloniale tout en les reliant à la « gestion des sauvages » (*riban* 理蕃, qu'on désignera aussi par « politique aborigène ») et à leur répression.

Les travaux portant sur l'histoire de l'anthropologie japonaise, menés ces quarante dernières années sur ce thème au Japon, à Taiwan et aux États-Unis, se cantonnent à retracer l'évolution de la discipline sans lien avec la politique coloniale. Ce constat vaut tant pour les travaux réalisés par les historiens des sciences que pour ceux émanant des anthropologues, qui opposent pour leur part savoirs purs et domination coloniale². Par exemple, l'anthropologue Nakao Katsumi³ (Nakao 2016) a reproché à l'histoire des sciences d'être un travail de bureau, hors sol, et a soutenu qu'il faudrait aussi considérer les terrains afin d'écrire l'histoire de l'anthropologie. Or ces terrains n'existent plus, sauf à postuler une continuité ontologique des « ethnies » autochtones qui seraient immuables, postulat qui était précisément celui de l'anthropologie coloniale. Ce faisant, Nakao confond l'objet d'étude de l'historien et celui des anthropologues du temps colonial. L'anthropologue Kasahara Masaharu (Kasahara 2014 & 2015) semble quant à lui estimer que l'histoire de l'anthropologie coloniale peut se résumer à l'analyse factualiste des contenus produits à l'époque⁴. Ce faisant, il superpose passé et présent sans saisir la distance qui nous sépare, aujourd'hui, du passé objet de l'étude, passé dont il ne peut s'agir pour l'historien d'établir une évaluation. Une semblable attitude peut être constatée chez les anthropologues taiwanais d'après 1945 – qui sont tous des Taiwanais han et non des membres des peuples autochtones –, tant dans la génération d'après 1945 que dans les travaux récents⁵. Ainsi la critique de la domination coloniale n'a-t-elle jamais été accompagnée, chez les anthropologues des années récentes, d'un questionnement vis-à-vis de l'épistémè qui fondait les

savoirs coloniaux. Les découpages ethniques produits par l'anthropologie coloniale n'ont pas été questionnés, ou bien ils ont été remplacés par d'autres à la logique similaire.

Quant aux travaux en histoire de la colonisation à Taiwan, ceux-ci considèrent que l'histoire politique, l'histoire de la répression ou celle de la politique aborigène constituent des sujets autonomes⁶. Les histoires générales de Taiwan ne traitent, elles, ni des savoirs coloniaux ni des populations autochtones⁷. Enfin, l'archéologie coloniale à Taiwan, qui était uniquement préhistorienne et fut une science auxiliaire de l'anthropologie (les populations autochtones étant considérées comme des fossiles vivants), est totalement oubliée. Pourtant, la recherche coloniale qui étudia les autochtones austronésiens associait de façon dialectique, d'une part, anthropologie universitaire et rapports des commissions d'experts, qui s'alimentaient entre eux, et, d'autre part, la politique coloniale elle-même. Autrement dit, le gouvernement général de Taiwan s'appuyait sur les résultats des travaux anthropologiques, tandis que ces derniers intégraient le discours des autorités. Ces pratiques et discours coloniaux œuvrèrent à la constitution d'identités ethniques, d'abord utilisées par le pouvoir colonial, puis intériorisées dans le présent Taiwan démocratique. En une époque où, aujourd'hui, les sciences sociales déconstruisent l'idée d'une nation de filiation continue et homogène, l'identité des minorités ethniques est toujours perçue comme une donnée naturelle, autrement dit reste affirmée dans le cadre du paradigme issu de la modernité nationale et coloniale du XIX^e siècle. Les concepts d'« ethnie » ou de « tribus » sont pourtant les pendants coloniaux de ceux de « race », de « nation » ou de « classe » en métropole⁸. Non que ces peuples n'existeraient pas, mais il est nécessaire de les considérer comme des créations historiques.

Cette fabrique d'identités ethniques essentialisées durant la colonisation japonaise est similaire à ce que l'anthropologie franco-britannique élaborait par exemple en Afrique ou au Myanmar et ne constitue en rien un cas particulier au Taiwan colonial. Les populations de la Birmanie coloniale (1824-1948) furent l'objet de nombreuses études ethnographiques ou anthropologiques. Ces études, présentées notamment dans le *Journal of Burma Research* (fondé en 1911), divisèrent les populations en « races » et en « peuples ». Elles furent mobilisées afin d'élaborer les divisions administratives de la colonie. Au milieu du XX^e siècle, Edmund Leach (1910-1989) souligna les liens réciproques et les différences entre les « peuples » de la Birmanie coloniale en s'appuyant sur le fonctionnalisme de Malinowski et sur le structuralisme de Lévy-Strauss. Les 8 races et 135 peuples officiellement reconnus aujourd'hui au Myanmar sont des constructions dont l'origine remonte à l'époque coloniale britannique (Sadan & Robinne 2007 ; Chit Hlaing 2008 : 241-242). L'étude historique des discours et pratiques coloniales vis-à-vis des populations montagnardes de Taiwan, que nous proposons ici à partir des figures les plus importantes de l'époque, permettra d'éclairer un aspect particulier de l'histoire des sciences appliquées et de la colonisation, tout en complétant l'histoire globale de la fabrique des identités en situation coloniale.

Une première partie reviendra sur le contexte global de l'anthropologie du second XIX^e siècle, puis se penchera sur les travaux fondateurs de l'anthropologie et de l'archéologie coloniales, menées de 1896 jusque vers 1902 par des universitaires missionnés de métropole ou par des fonctionnaires coloniaux. Dans un deuxième temps, nous présenterons, pour une période allant de 1900 à 1918, l'enchevêtrement entre les travaux des commissions d'experts du gouvernement général de Taiwan et la politique dite de « gestion des sauvages », c'est-à-dire l'endiguement des zones montagnardes. Enfin, nous évoquerons les travaux du laboratoire d'Ethnologie et du laboratoire d'Anatomie de l'université impériale de Taihoku (Taipei), fondée en 1928.

CLASSER LES POPULATIONS AUTOCHTONES : LA CRÉATION COLONIALE DES IDENTITÉS (1896-1902)

Anthropologie moderne et domination coloniale, entre Occident et Japon

Avant de nous pencher sur le Taiwan colonial, brossons un panorama des grandes tendances et dynamiques de l'anthropologie à l'ère des empires. L'anthropologie japonaise s'est développée à partir de la décennie 1880, autour de la Société d'anthropologie de Tōkyō (société nationale, fondée en 1884), en intégrant les méthodologies et techniques de l'anthropologie ouest-européenne et américaine. Constituée en Europe de l'Ouest au XIX^e siècle, l'anthropologie scientifique moderne eut un rôle central dans la formation ou le renforcement des discours hiérarchisant les races humaines, à la suite du système esclavagiste développé aux Antilles et aux États-Unis. Ce savoir prit le relais de traditions ethnographiques anciennes qui, dans tous les États centralisés, s'étaient penchées sur les minorités ethniques des marges ou sur les peuples colonisés. Le Japon pratiqua lui aussi ce type de travaux dès le XVIII^e siècle sur les minorités aïnoues de l'île d'Ezo (actuelle Hokkaidō), progressivement colonisée depuis le début du XVII^e siècle.

Le XIX^e siècle marqua un tournant sur les plans des techniques et des méthodes d'enquête. La même année 1859 où Charles Darwin (1809-1882) publiait *L'Origine des Espèces*, l'Académie des Sciences, à Paris, reconnaissait l'existence de la Préhistoire, et Paul Broca (1824-1880) fondait la Société d'anthropologie de Paris. Cette société fut l'un des piliers de l'anthropologie ouest-européenne sous la Troisième République. L'objectif de Broca était la création d'une anthropologie scientifique prenant pour modèle les sciences physiques. Il l'appela ainsi « anthropologie physique » (Broca 1989 ; Nanta 2008 ; Blanckaert 2009). Cette anthropologie allait servir à classer et à hiérarchiser l'humanité en utilisant de nouveaux outils conçus par Broca afin de mesurer les crânes de manière objective. Ces nouvelles techniques furent reprises en Europe et furent largement employées dans l'Allemagne wilhelmienne par Rudolf Virchow (1821-1902) à l'université de Berlin. Parmi les élèves

de Virchow figurait, en 1883-1885, Koganei Yoshikiyo 小金井良精 (1859-1944). Également proche de l'ethnologue Robert Hartmann (1832-1893), Koganei devint professeur à la faculté de médecine de l'université impériale de Tōkyō en 1886 et fut l'un des principaux artisans de la fabrique de l'anthropologie physique japonaise à cette époque. La « raison classificatoire » qui avait structuré les sciences naturelles européennes au XVIII^e siècle (Tort 1989) allait constituer le cœur de cette anthropologie scientifique moderne. Celle-ci divisa d'abord ses propres nations en « races », pour ensuite, à partir de la décennie 1870, réifier les nouveaux sujets coloniaux en Afrique et en Asie (l'Indochine française fut fondée en 1887) lors de la grande course impérialiste du dernier tiers du siècle.

Au même moment, dans les décennies 1860-1870, Edward B. Tylor (1832-1917), qui fut en 1895 le premier professeur d'anthropologie à l'université d'Oxford, élaborait un courant d'étude prenant pour objet l'évolution de la famille et des sociétés. Il comptait parmi ses élèves, en 1891-1892, Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎 (1863-1913), l'un des fondateurs de l'anthropologie japonaise et président de la société nationale fondée en 1884. Tsuboi allait développer une anthropologie synthétique, fusionnant l'ensemble des écoles européennes. La question du rapport des anthropologues japonais aux concepts européens se pose. De son temps, Broca avait critiqué comme « politique » l'anthropologie étudiant les sociétés « inférieures », ainsi que l'évolutionnisme soutenu par Darwin. Néanmoins, les travaux français et britanniques s'organisaient autour de l'idée de « race », que ce soit dans une acception physique, physiologique ou mentale, ainsi qu'autour d'une forme de « darwinisme culturel » (Stocking Jr 1982 :105). L'anthropologie allait classer et hiérarchiser les peuples coloniaux, considérés comme inférieurs sur le plan racial ou culturel. Dans sa poursuite d'essences fixes à partir de l'étude des caractéristiques morphotypologiques, ce savoir construisit des « races », des « ethnies » et des « peuples ». La forme des crânes ou le type de culture servaient de criterium au classement de ces peuples ou de ces « ethnies » coloniales. Ces discours hiérarchisants, fondés sur l'idée d'identité entre le biologique et le mental, furent critiqués ou relativisés par les anthropologues japonais, malgré des tentatives de les appliquer à la minorité aïnoue. Quand bien même le Japon avait intégré méthodes et techniques de l'anthropologie moderne occidentale, il lui était impossible d'accepter ces hiérarchies fixistes dans lesquelles il était lui-même inférieurisé. Tsuboi et son disciple Ryūzō 鳥居龍藏 (1870-1953) refusèrent l'acception fixiste du concept de race, que défendait Koganei, pour prêcher au contraire la capacité des peuples à s'améliorer via l'éducation et l'assimilation (Nanta 2006). Koganei lui-même finit par se ranger à cette position après la Première guerre mondiale.

Ces méthodologies et techniques du XIX^e siècle furent remises en question avec le tournant de l'anthropologie juridique et fonctionnaliste, qui souhaitait étudier la structure des sociétés dominées, à la suite des travaux d'Emile Durkheim (1858-1917) ou de Bronislaw Malinowski (1884-1942). Ce tournant fut suivi de celui de l'anthropologie culturaliste américaine dans les années 1930, qui recherchait des constantes culturelles. Malgré ces transformations, l'anthropologie coloniale de la première moitié du XX^e siècle ne se départit pas de la raison classificatoire de

ses débuts et continua à réifier les peuples colonisés. Autrement dit, elle continua à fonctionner en tant que dispositif de pouvoir, au-delà des différences de méthodologie ou d'école. Comme on le verra, l'anthropologie japonaise constituée à partir des années 1880 maîtrisait parfaitement l'ensemble des productions savantes occidentales et était parfaitement intégrée au sein des réseaux et courants internationaux. Pourtant, malgré leur compréhension fine des travaux ouest-européens et américains, les chercheurs japonais s'enfermèrent dans les terrains coloniaux. À la différence de l'archéologie coloniale japonaise (Nanta 2015), rares furent les savants étudiant les peuples autochtones de Taiwan qui contribuèrent aux résultats de l'anthropologie mondiale.

L'université impériale de Tōkyō et les missions anthropologiques à Taiwan

La première enquête de terrain de type ethnographique et géographique à Taiwan fut réalisée par le géologue Ogawa Takuji 小川琢治 (1870-1941) de la faculté des sciences de l'université impériale de Tōkyō⁹, qui produisit en 1896 le rapport *Taiwan shotō shi* 臺灣諸島誌 (Enquête aux îles de Taiwan). Ce mémoire relevait d'un type d'ethnographie générale comme il en existait du temps de l'ancien régime à propos d'Ezo (actuelle Hokkaidō) ou dans les décennies 1870 et 1880 concernant l'archipel d'Okinawa. Ce type d'ouvrage associait des questionnements qui furent ensuite séparés : histoire, géographie, géologie, faune et flore, ainsi que des données relatives à la population et à la « race » (Torii 1953 : 58). Au même moment, Tashiro Yasusada 田代安定 (1857-1928) (Sakano 2005 : 236) menait la première enquête portant spécifiquement sur les peuples autochtones des plaines – nous reviendrons plus bas sur les taxinomies et la terminologie.

L'étude systématique des populations autochtones débuta à partir de 1896 sous l'impulsion de l'anthropologue et archéologue Torii Ryūzō, mandaté par l'université impériale de Tōkyō, et de l'historien et ethnographe Inō Kanori 伊能嘉矩 (1867-1925). Tous deux étaient issus du laboratoire d'Anthropologie de l'université impériale de Tōkyō, où ils avaient été formés par l'anthropologue Tsuboi Shōgorō qui présidait aussi la Société d'anthropologie de Tōkyō. Ce laboratoire les avait rodés aux méthodes de l'ethnologie britannique ainsi que de l'anthropologie physique des écoles de Broca ou de Virchow. Torii comme Inō, qui étaient marqués par l'évolutionnisme racio-culturel du XIX^e siècle (Stocking J^r 1982 ; Barnard 2000 ; Blanckaert 2009), passèrent semblablement du terrain colonial à l'étude des terroirs régionaux dans les années 1910 et 1920, au moment où les études folkloristes se constituèrent au Japon. Inō était rattaché au gouvernement général de Taiwan où il resta jusqu'en 1906, tandis que Torii séjourna quatre fois dans la colonie entre 1896 et 1900 où il réalisa des terrains plus détaillés que ne le fit l'administrateur colonial.

Torii se rendit d'abord à Taiwan d'octobre à décembre 1896, mission lors de laquelle il se concentra sur la côte est de l'île. Puis d'octobre à décembre 1897, il se rendit à l'île de Hongtou yu 紅頭嶼 ou Botel Tobago (actuelle île aux Orchidées,

Lanyu 蘭嶼), située au sud-est de l'île de Taiwan, ainsi que sur l'île principale. Torii séjourna de nouveau à Taiwan d'octobre à décembre 1898 pour en étudier la région sud. Il effectua un quatrième et dernier voyage de janvier à fin octobre 1899, lors duquel il traversa la chaîne montagneuse coupant l'île en deux et escalada la montagne Niitaka 新高山, la plus haute de Taiwan (actuelle Yusan 玉山) (Nanta 2010 : 26). Les clichés pris par Torii contribuèrent à fixer l'image de populations autochtones alors décrites comme « paresseuses » et « sauvages », en les photographiant dans des mises en scène où elles étaient systématiquement revêtues du costume tribal « traditionnel » et pieds nus, alors que les personnes photographiées utilisaient des chaussures dans leur vie quotidienne¹⁰. Quant à Inō, il reçut en 1897 l'ordre du Bureau des affaires civiles et éducatives (Minsei-bu Gakumu-ka 民政部學務課) du gouvernement général de Taiwan de construire avec Awano Dennojō 粟野傳之丞 des classifications ethno-raciales qui soient empiriquement fondées (Barclay 2001 ; Matsuda 2014 ; Chen 2014). À la différence de Torii, Inō travailla massivement sur la documentation de l'époque des Qing, c'est-à-dire des Mandchous (1683-1895). Il étudia également l'histoire des politiques aborigènes antérieures à la colonisation japonaise, du temps des Néerlandais, des Espagnols et des Mandchous.

La taxinomie fondamentale des populations autochtones, qui émergea alors et qui fut utilisée ensuite durant toute la période coloniale puis au-delà, est le résultat d'un croisement de publications parues dans un court laps de temps. Inō publia d'abord en 1898 une étude concernant « La distribution des indigènes [*doban* 土蕃] de Taiwan » dans la revue *Tōkyō jinruigakkai zasshi* 東京人類學會雜誌 (Journal de la Société d'anthropologie de Tōkyō) et une autre sur la « Taxinomie des indigènes de Taiwan et leur actuel degré de civilisation » dans une éphémère revue coloniale (Inō 1898a ; Inō 1898b ; Kojima 1980 : 8-19). Quant à Torii, à la suite de ses premiers articles sur Taiwan parus dès 1897, il publia en 1899 le recueil *Jinruigaku shashin shū. Taiwan Kōtōsho no bu* 人類學寫真集 臺灣紅頭嶼之部 (Recueil de photographies anthropologiques : île Hongtou à Taiwan) (Torii 1899b). Mais le texte généralement jugé fondateur de ces taxinomies est le rapport que publièrent Inō et Awano en 1900 : *Taiwan banjin jijō* 臺灣蕃人事情 (La situation des sauvages de Taiwan). Ce rapport s'appuyait sur une enquête de 192 jours dans les régions montagneuses (Inō & Awano 1900 ; Sakano 2005 : 234-237 ; Matsuda 2014 : 74). Torii compléta en 1902 cet ensemble de publications avec son rapport *Kōtō-sho dozoku chōsa hōkoku* 紅頭嶼土俗調查報告 (Rapport d'enquête ethnographique à l'île Hongtou). Il publia enfin en 1910 et 1912 deux volumes en français intitulés *Études anthropologiques. Les aborigènes de Formose* (Torii 1910, 1912). Torii, qui publiait aussi en français, fut à partir de la décennie 1910 le représentant japonais auprès de l'Institut international d'anthropologie à Paris. Il constitue cependant une exception au sein des anthropologues japonais qui étudièrent alors Taiwan.

Notons ici l'emploi des termes japonais *dozoku* (-gaku) 土俗(學) comme première traduction du mot « ethnographie », et *jinshugaku* 人種學 (littéralement « racologie¹¹ ») pour désigner l'« anthropologie ». Ces termes japonais avaient été créés par Tsuboi en 1893, à l'université impériale de Tōkyō (Tsuboi 1893). Mais

comme noté plus haut, chez Tsuboi ou Torii, le terme « race », malgré une tendance permanente à l'essentialisation, n'empêchait pas la possibilité d'amélioration des individus. Ces termes furent employés à Taiwan jusqu'à la fin de la période coloniale (voir section 3) alors même qu'une terminologie plus neutre allait s'imposer en métropole durant la première moitié du xx^e siècle¹².

La fabrique des identités

L'anthropologie coloniale fut marquée par une obsession taxinomiste dès ses débuts à Taiwan. Comme Torii le rapporta dans ses souvenirs, à la fin de sa carrière, « la science anthropologique avait eu pour objectif principal d'étudier les barbares crus c'est-à-dire les aborigènes montagnards de Taiwan¹³ » (Torii 1953 : 58). Ces dénominations venaient de la terminologie qui était employée du temps de la domination par les Mandchous. Elle distinguait entre « barbares cuits » (ch. *shufan* ; jp. *jukuban* 熟蕃) des plaines, considérés comme plus civilisés, et « barbares crus » (ch. *shengfan* ; jp. *seiban* 生蕃) des montagnes, considérés comme sauvages. Autrement dit, le degré d'assimilation à la culture chinoise servait de critère discriminant (Thoraval 1999). Ces catégories et leurs présupposés furent rejetés par les chercheurs japonais qui y virent du sinocentrisme (*chūka shisō* 中華思想). En 1896, Inō justifiait le projet de l'anthropologie coloniale de la façon suivante, dans les statuts de Société anthropologique de Taiwan.

Jusqu'à maintenant, les populations de Taiwan ont été distinguées entre Chinois, barbares cuits et barbares crus. Mais si l'on excepte le cas des Chinois, l'ensemble des autres constitue en réalité tout simplement des races différentes, qui ont été appelées du nom de barbares en se conformant à l'ancien usage chinois. Pour cette raison, les termes en question – barbares cuits et barbares crus – ne peuvent être considérés au titre de termes scientifiques. (Compilé in Ogino 1998 : 118.)

Cette critique par l'anthropologie coloniale des anciennes classifications politiques du temps des Qing allait justifier une nouvelle taxinomie qui permettrait de souligner la scientificité de l'œuvre coloniale japonaise. Même si en réalité, comme nous le verrons, les anthropologues continuèrent très largement à employer les catégories chinoises afin de désigner les peuples montagnards. Ainsi les anthropologues utilisèrent-ils conjointement la terminologie scientifique (« ethnie », « race »), l'ancienne terminologie chinoise (« barbare cru ») et le vocabulaire du colonialisme (« les sauvages »), sans ressentir de contradiction.

Les effets de cette anthropologie coloniale consistèrent en un processus de fabrique des identités. On pourrait analyser sans fin les motivations (intérêt ethnographique, etc.) des anthropologues, ou bien leur première tentative d'auto-inscription des populations autochtones (au travers de l'étude des langues). Mais ce qui importe ici sont les effets de l'anthropologie coloniale. En effet, d'une part, les catégorisations ethniques et les frontières entre peuples furent déterminées de façon verticale par les savants et commissions de la colonie, d'autre part, cette identification des populations s'accompagna de leur essentialisation, c'est-à-dire leur réduction à des essences invariables et contraignantes¹⁴. Pour commencer,

Inō et Torii considérèrent les populations de filiation han de l'île comme non-taiwanaises, en jugeant qu'il s'agissait de « Chinois transplantés » depuis le continent (*ishoku Shina-jin* 移植支那人). Cette formulation apparaît aussi chez des fonctionnaires coloniaux, tel Mochiji Rokusaburō 持地六三郎 (1867-1923) dans sa grosse étude sur l'île (Mochiji 1912: 365). Cette perception des « ethnicités », outre qu'elle consacrait la dénomination raciste « *Shinajin*¹⁵ » (« Chinetoque »), considérait que, ontologiquement, seules les identités enracinées existaient. Autrement dit, si pour les autorités coloniales, populations de filiation han *et* autochtones étaient ensemble « les Taiwanais », c'est-à-dire la population de fait, cependant, pour la science des races, seuls les autochtones étaient jugés être réellement taiwanais car ils étaient enracinés dans l'île.

Comme noté, la formule « peuples autochtones » est d'un emploi récent. Durant la période coloniale, les peuples autochtones étaient généralement appelés « les sauvages » (*banzoku* 蕃族). Cette formule était employée systématiquement par les savants tout comme par l'administration coloniale japonaise afin de désigner surtout les montagnards. La formule « les aborigènes » (*genjūmin* 原住民) était elle aussi employée parallèlement. À un second niveau, étaient distinguées les populations vivant dans les plaines, appelées en japonais *heiho-zoku* 平埔族 (ch. *pingpu-zu*). Celles-ci furent jugées non-pertinentes pour l'anthropologie car ayant perdu leur spécificité ethnique. Torii expliquait ainsi le 22 mars 1899 devant l'Association japonaise de géologie, à Tōkyō, que ces populations « situées au pied des montagnes ont toutes été sinisées, leur langue même étant mêlée de beaucoup de chinois. Ces populations [habitant au contact des Taiwanais han] n'ont donc pas beaucoup d'intérêt. Ce sont les villages des sauvages situés dans les hauteurs qu'il faut étudier » (Torii 1899a: 417). Ainsi, seuls les montagnards, parce qu'ethniquement purs, étaient porteurs de la vraie « essence » taiwanaise.

Les peuples montagnards furent d'abord construits à l'aide de sept catégories ethniques dans le rapport Inō-Awano (1900), puis de neuf catégories au fil des rapports de Torii (Torii 1910): 1. les Atayal; 2. les Tsarisen (aujourd'hui Rukai); 3. les Bunun; 4. les Tsou (que Torii appelle Niitaka¹⁶); 5. les Thau (chez Torii); 6. les Paiwan; 7. les Puyuma; 8. les Ami; 9. les Yami (chez Torii; ceux-ci sont aujourd'hui appelés Tao); auxquels s'ajoutent les populations autochtones vivant dans les plaines. Ainsi, autour de 1900, les anthropologues coloniaux créèrent une dizaine de substrats ethnico-raciaux, en associant langue, culture, phénotype racial, enracinement géographique et, selon une thématique du premier xx^e siècle, un « milieu » expliquant l'ensemble des termes précédents.

Pour interroger ces catégories, il nous faut analyser le travail de ces deux anthropologues. Penchons-nous sur le rapport Inō-Awano de 1900. Les critères présidant à la taxinomie proposée sont exposés rapidement en tête de la première partie de l'ouvrage. Selon les auteurs: « Les sauvages de Taiwan ne sont pas d'un même groupe ethnique [*dō shuzoku*] mais relèvent de plusieurs ethnies qui diffèrent par les mœurs, les coutumes ou encore la langue » (Inō & Awano 1900: 1). Cependant, le découpage proposé privilégie l'idée d'unité ethno-géographique :

Les zones [d'occupation] des sauvages de chaque ethnie sont strictement séparées les unes des autres par les montagnes et les rivières. Autrement dit, on pourra déterminer leur présente occupation géographique en observant les frontières tracées par les montagnes ou les rivières. (*Id.*)

Les réflexions portant sur les groupes linguistiques ne viennent que confirmer, dans une très courte deuxième partie (*ibid.* : 148-152), ces affiliations ethniques plaquées en bloc sur l'ensemble des villages autochtones de chaque secteur ainsi établi pour l'île. Chaque secteur aborigène était considéré comme homogène d'un point de vue ethnique et culturel. Parallèlement, ce rapport affirmait des caractéristiques spécifiques à chaque ethnie et uniformément valables pour l'ensemble des villageois de chaque secteur¹⁷.

Au-delà de différences de détail entre les catégories proposées par Inō, Awano et Torii¹⁸, cette taxinomie posait de grands groupes ethniques et, en-dessous, des « tribus », qui allaient constituer autant de catégories réaffirmées tout du long de la période coloniale puis au-delà. Ces catégories elles-mêmes – pensées comme naturelles et fixes – n'ont jamais été remises en question, sauf afin d'être subdivisées. Déjà en 1917, l'anthropologue Mori Ushinosuke reprit *grosso modo* cette taxinomie dans son étude *Taiwan banzoku shi* 臺灣蕃族志 (*Ethnographie des sauvages de Taiwan*). Si cet auteur est connu pour ses clichés photographiques, cette synthèse mettait cependant l'accent sur l'anthropologie physique et les caractères raciaux de chaque « ethnie », réaffirmant par cette méthode les résultats de ses prédécesseurs (Mori 1917).

Présent et préhistoire, civilisation et barbarie

Ces premiers travaux anthropologiques à Taiwan, outre leur dimension classificatoire, associèrent d'emblée populations autochtones et peuplement préhistorique. Une telle superposition n'avait rien de surprenant à l'époque puisque, dans le Japon d'alors comme aux États-Unis, l'archéologie préhistorique était une composante de l'anthropologie. Mais cette superposition entre peuples autochtones en situation coloniale et peuplement préhistorique s'appuyait sur un présupposé ontologique plus général, typique des fronts pionniers (dans le cas présent, en direction des montagnes taiwanaises), selon lequel les indigènes coloniaux seraient caractérisables par un état de stagnation culturo-raciale. Comme dans le cas des Aïnous de Hokkaidō et des Kouriles, ou dans celui des Indiens d'Amérique du Nord, les peuples autochtones de Taiwan furent affirmés comme les descendants des peuples préhistoriques, voire comme les fossiles vivants d'une préhistoire tardive. Ce discours colonialiste était lui-même imbriqué, à Taiwan, dans une historiographie coloniale pensée en termes de guerre des races. Selon l'anthropologie et l'archéologie d'avant 1945, les Aïnous avaient été repoussés vers les îles du nord durant la Protohistoire (Nanta 2006), tandis que les populations autochtones de Taiwan auraient, elles, été repoussées vers les montagnes par le colonisateur chinois puis japonais, voire s'y seraient repoussées entre elles du fait d'une lutte

social-darwiniste pour l'existence, comme allait l'expliquer l'université impériale de Taihoku (voir section L'université impériale : l'institutionnalisation de l'anthropologie).

L'existence d'une Préhistoire à Taiwan a été mise en évidence par Torii et Awano. Évoquons ici succinctement son imbrication avec la recherche anthropologique. En 1896, Awano découvrit sur la colline Shibayama 芝山巖 (ch. Zhi-shanyan), au nord de Taipei, des haches de pierre. Analysées par Tsuboi à l'université impériale de Tōkyō, celui-ci conclut à des artefacts préhistoriques. Au même moment, Torii découvrait sur la côte est de Taiwan une partie du site de Peinan 卑南遺址, dont une immense pierre dressée (dite *yuexing shizhu* 月形石柱) à la signification encore mal comprise. Ces sites furent l'objet d'études précises par les Japonais autour de 1940, puis par les chercheurs taiwanais lors de fouilles détaillées dans les décennies 1980 et 1990. C'est à ce dernier moment que le site de Peinan, de culture de type néolithique, a été consacré comme représentatif des cultures préhistoriques *et des peuples aborigènes* de l'île.

Rendant compte des populations autochtones de l'étroite plaine de la côte est de Taiwan, que ceux-ci habitent massivement avec les zones montagneuses, Torii proposa en 1897 une périodisation de l'histoire de l'île en trois phases qui déniait purement et simplement toute Histoire aux peuples autochtones : 1) Tout d'abord, un « Âge de la Pierre » (*sekki jidai* 石器時代) c'est-à-dire la Préhistoire de l'île. 2) Puis un « Âge des outils de métal » avec présence d'agriculture (*tekki shiyō ikō no jidai* 鐵器使用以降の時代), uniquement valable pour les populations Ami. 3) Enfin, le début des temps historiques à proprement parler avec la colonisation de Taiwan par les migrants chinois à partir du xvii^e siècle (Torii 1897a : 477). Ce schéma général affirmant la colonisation – par les Chinois et les Occidentaux, puis par les Mandchous, enfin par les Japonais – comme marquant la sortie de la Préhistoire et « l'entrée » dans l'Histoire est une idée classique de l'historiographie coloniale japonaise ou de l'historiographie sino-centrée, qui identifiaient chaque phase historique avec un peuple hégémonique, sur fond de guerres entre civilisations antagonistes. L'anthropologie projeta ainsi les peuples autochtones dans la Préhistoire, dont ils ne seraient jamais sortis jusqu'à la domination coloniale et qui fut affirmée comme étant leur culture spécifique.

Les seuls parmi les barbares crus de Taiwan à encore fabriquer, aujourd'hui, des ustensiles en terre sont les sauvages Ami qui habitent sur la côte est de l'île. En outre, leurs poteries ressemblent très fortement à celles de l'Âge de la Pierre de Taiwan. Nous ne pouvons pas, en l'état actuel, nous prononcer de façon définitive. Cependant, il nous semble que les sites de l'Âge de la Pierre localisés à Taipei et dans les zones limitrophes ont été élaborés par les populations Ami. (Torii 1897b : 399.)

Ce raisonnement était purement rhétorique puisque Torii expliquait aussi que « l'existence d'une Préhistoire, autrefois, chez les indigènes [*dojin* 土人] de Taiwan [...] ne relève pas de l'imagination mais est démontrée par leurs légendes ou mœurs actuelles, tel leur emploi encore aujourd'hui d'outils lithiques » (Torii 1897c : 502).

Le rapport Inō-Awano de 1900 notait lui aussi que les « ethnies » (*shuzoku* 種族) aborigènes possédaient un « degré d'avancement civilisationnel » (*kaika hassei no do* 開化發生の度) très différent les unes des autres. Les Atayal furent considérés comme « les plus inférieurs au sein des sauvages de Taiwan, pratiquant encore aujourd'hui le découpage de tête » (Inō & Awano 1900 : 3). Ainsi, les peuples autochtones de Taiwan furent constitués en peuples de filiation biologique continue, puisqu'ils furent affirmés comme autant d'unités pures de métissage. Les populations métissées étaient considérées par l'anthropologie coloniale comme ne constituant plus des « ethnies » ou « peuples ». Dans un même temps, les peuples autochtones de Taiwan étaient constitués en populations par essence préhistoriques, que seule la colonisation aura fait « entrer dans l'Histoire ».

L'ENQUÊTE SUR « LA COUTUME » ET LA POLITIQUE ABORIGÈNE, 1900-1918

Le cadre général : cadastre, recensements, enquêtes administratives

Le gouvernement général de Taiwan ordonna autour de 1900 de grandes enquêtes dans le but de cerner le cadastre et la propriété immobilière, ainsi que des recensements et des états des lieux de « la coutume » à Taiwan. Un Institut extraordinaire pour l'enquête sur les sols de Taiwan (Rinji Taiwan tochi chōsa kai 臨時臺灣土地調查會) fut mis en place en juillet 1898 après l'arrivée du gouverneur général Kodama Gentarō 兒玉源太郎 (1852-1906), assisté du célèbre gouverneur civil Gotō Shinpei 後藤新平 (1857-1929) qui contrôlait en fait l'administration¹⁹. Cette structure avait pour objectif d'établir un cadastre (*chiseki* 地籍), de rationaliser l'impôt foncier (*chiso chōshū* 地租徵收) et d'établir des cartes topographiques de l'île en mobilisant des techniques alors non utilisées en métropole. Gotō souhaitait conférer une base scientifique à l'administration coloniale (Tsu 1999 : 199-200), problématique qui allait traverser la gouvernance japonaise tout en servant de légitimation aux discours du colonialisme.

Une Société de recherche sur les coutumes taiwanaises (Taiwan kanshū kenkyūkai 臺灣慣習研究會) fut instaurée en 1900, structure portée par des fonctionnaires coloniaux ou des membres de la Cour de justice (Hōin 法院). Puis, en avril 1901, fut constituée un Institut extraordinaire d'enquête sur les anciennes coutumes de Taiwan (Rinji Taiwan kyūkan chōsa kai 臨時臺灣舊慣調查會) (GGT 1917). Une des équipes de la Société de 1900, sous la direction d'Okamatsu Santarō 岡松參太郎 (1871-1921), avec également Oda Yorozu 織田萬 (1868-1945) – tous deux juristes en poste à l'université impériale de Kyōto –, se pencha sur la question des « anciennes coutumes » (Haruyama 1988 ; Fujii 1997 ; Tsu 1999 ; Chen 2005 : 207-223). L'Institut de 1901 comprenait quant à lui deux sections dont la première était dédiée au droit et à l'étude de la coutume chez les populations han. Cette section était elle aussi dirigée par Okamatsu (Tsu 1999 : 203)²⁰. Mais

si ces enquêtes sur le droit et la coutume furent justifiées par un besoin d'asseoir le droit colonial, ces travaux n'eurent en réalité que peu de portée : Taiwan était gouvernée avec la loi 63 de 1896 qui donnait les pleines prérogatives juridiques au gouverneur général.

La Société de 1900 publia entre janvier 1901 et juillet 1907 (79 numéros) le bulletin *Taiwan kanshū kiji* 臺灣慣習記事 (Documents sur les coutumes taiwanaises) qui compila des données touchant au droit, à l'économie, à l'histoire, à la géographie, à l'éducation, à la religion ou aux mœurs. Ce bulletin considéra les populations han ainsi que les populations autochtones (liste des numéros concernés dans Kojima 1980 : 12-13). Quant à l'Institut de 1901, il produisit des rapports détaillés sur les populations autochtones, que nous présenterons plus bas.

La politique aborigène : pacification et endiguement

Les populations autochtones devinrent une préoccupation du pouvoir colonial alors que la pacification de la guérilla han s'achevait au tournant du siècle. Après la guerre coloniale de l'été et de l'automne 1895, le Japon mena des opérations de pacification (*heitei* 平定) contre la guérilla han, qui s'achevèrent en 1902 (Xu 1972 : 153-159). Dès lors, le besoin de développer l'industrie du camphre en zones montagneuses – secteur économique central dans le Taiwan colonial avec celui du sucre – se fit plus pressant (Kitamura 2017). En 1896, les zones tribales furent d'abord placées sous la coupe de bureaux d'éducation et d'exploitation appelés *bukonsho* 撫墾署 sur le modèle mandchou. Un bureau *ad hoc* fut établi de 1898 et 1901. Mais la mise en forme de la « gestion des sauvages » s'accéléra à l'orée du xx^e siècle alors que le besoin de réprimer les peuples autochtones se faisait pressant face à l'augmentation du nombre de troubles. Si l'on utilise ici les ethnonymes employés par les autorités coloniales, se produisirent en effet un important soulèvement²¹ des Atayal en 1898 à Dakekan 大料坎 (sud de Taipei), puis une attaque combinée menée par les Saisiat et les Atayal à l'été 1902 contre une sous-préfecture de district à Nanzhuang 南庄 (sud de Taipei). La pacification à Nanzhuang, qui dura cinq semaines, allait marquer le début d'une politique d'endiguement généralisée.

À la suite de la crise de 1902, le fonctionnaire colonial Mochiji Rokusaburō, récemment nommé auprès du gouverneur civil Gotō, produisit un rapport intitulé « Bansei mondai ni kan suru iken » 蕃政問題ニ關スル意見 c'est-à-dire « Avis concernant le problème de la politique vis-à-vis des sauvages » (GGT 1916 ; Zhang 1998 ; Nanta 2018). Sa grande connaissance de l'outil administratif, ses traductions d'ouvrages européens ou encore ses contributions de synthèse à propos des autres empires coloniaux font de Mochiji un véritable technicien de la colonisation. Quoique prônant une politique dure vis-à-vis de populations « insoumises » (selon le mot colonial *futei* 不逞) – Mochiji estimait que ceux ne respectant pas leurs devoirs n'avaient aucun droit et que « l'humanitarisme » était un discours pour les religieux –, ce rapport concluait à l'importance d'une politique assimilationniste fondée sur un argumentaire civilisationnel et non racial.

Les barbares crus [les montagnards] sont des rebelles et l'État a parmi ses justes prérogatives le droit de vie et de mort à leur rencontre. Mais des opérations de nettoyage et d'extermination systématiques ne paraissent cependant pas pertinentes : il reste aujourd'hui quelque 100 000 barbares crus, le chiffre exact étant sans doute autour de 70 à 80 000 individus ; ce sont des sauvages violents, pas très éloignés des hommes préhistoriques primitifs, et ils ont pour eux l'avantage d'un terrain fort abrupt ; des opérations punitives ou d'extermination constitueraient une tâche difficile. Un tel projet coûterait également fort cher. [...] Si notre premier devoir est évidemment de faire preuve d'Autorité et de corriger ces populations, dans l'objectif d'exploiter les richesses et de démarrer l'industrie [dans les terres tribales], cependant, nous sommes convaincus que notre État devrait faire preuve de souplesse plutôt que de dureté, et s'efforcer de faire de ces populations de vrais sujets de l'Empire. En abandonnant leurs viles coutumes et en élevant leur degré d'évolution, ces populations pourraient devenir tels les barbares cuits [des plaines] puis se voir reconnues la qualité de Sujets de l'Empire. (Rapport compilé in GGT 1916 : 186.)

Mochiji considérait que les populations autochtones de Taiwan relevaient du Japon sans pour autant appartenir à la nation impériale. Il fallait donc les soumettre afin de les y intégrer. Son argumentaire provoqua un vif débat entre lui et Okamatsu dans les pages du bulletin *Taiwan kanshū kiji* (Documents sur les coutumes taiwanaises) évoqué plus haut. Okamatsu estimait en effet que les Mandchous n'avaient jamais dominé les montagnards taiwanais et que ceux-ci n'avaient donc pas été cédés au Japon par le traité de Shimonoseki de 1895 (Zhang 1998).

Le gouvernement général adopta en 1903 ses « Grandes lignes de la gestion des sauvages » (« Riban taikō » 理蕃大綱). Ce texte délimita et fixa les territoires tribaux en s'appuyant sur les découpages ethniques proposés par Inō et Torii. Ainsi les taxinomies créées par l'anthropologie coloniale devinrent-elles des réalités administratives territorialisées. La gestion des zones tribales passa, entre 1901 et 1904, sous la coupe de la police ainsi que d'une Commission d'administration des terres des sauvages (Banchi jimū iinkai 蕃地事務委員會) constituée en 1903. Il s'agissait également de contrôler les résidents japonais, auxquels le pouvoir colonial imputait une partie de la responsabilité des heurts avec les montagnards. Cette commission à laquelle participa Inō exista jusqu'en 1910. Elle fut alors remplacée par un Commissariat aux affaires sauvages (Banmu honsho 蕃務本署), c'est-à-dire concernant les montagnards, fondé l'année précédente. La « gestion des sauvages » repassa sous la coupe de la police en date de 1915. Malgré cette évolution institutionnelle, la politique des décennies 1900 et 1910 visait un objectif constant : enfermer ces populations au sein de zones dites d'administration spéciale (*tokubetsu gyōseiku* 特別行政区), c'est-à-dire des zones tribales isolées des résidents japonais et des Taiwanais han (Guo 1975 ; Chen 1984 ; Kondō 1993a ; Matsuoka 2011 & 2012).

Inō, aussi historien, décrivait en 1905 la mise en place de cette politique d'enfermement, dans son ouvrage *Ryō Tai jū nen shi* 領臺十年史 soit *Histoire des dix années depuis notre prise de possession de Taiwan*.

Les terres des sauvages taiwanais occupent presque soixante pourcents de l'ensemble de la surface de l'île ; y habitent quelque 100 000 sauvages vivant en tribus [*bangun* 蕃群] qui semblent utiliser comme des verrous naturels les secrets de leur environnement. Tels de rares trésors, ils font depuis toujours un avec la nature, et n'ont connu aucun processus de civilisation. [...] Des bureaux d'éducation et d'exploitation [*bukon-sho* 撫墾署] ont été mis en place aux points stratégiques des marges sauvages, parallèlement à l'administration régionale normale, afin de mettre en œuvre une politique paternelle de soutien à leur industrie et à leur développement. Ces bureaux visent à l'édification des sauvages et à permettre leur soumission. On pourra ensuite avancer le développement des territoires tribaux, étant bien compris que sinon ils se font justice entre eux par le meurtre et le découpage de tête. [...] Cette situation a conduit dans les années 30 de Meiji [après 1898] à augmenter le volume des forces de police et à étendre le cordon de sécurité visant à les endiguer. (Inō 1905 : 84-85.)

La formule « cordon de sécurité » renvoie en japonais à *aiyū sen* 隘勇線 (*sen* pour ligne) ou à *aiyū sei* 隘勇制 (*sei* pour institution ou système). Si l'idée elle-même remonte aux années 1880, voire avant, cette politique fut déployée de façon massive à partir du « Règlement sur le déploiement du cordon de sécurité » (*Aiyū yōshi kitei* 隘勇擁使規定) de 1900. Il s'est agi d'encercler les zones montagneuses au moyen d'un réseau de miradors et d'organiser la surveillance permanente de cette frontière. Le personnel dédié comptait déjà 1 593 personnes fin 1900 ; en date de 1909, ce maillage couvrait 470 km de barbelés dont certaines parties électrifiées. Ce programme s'accéléra à nouveau sous l'impulsion du gouverneur général Sakuma Samata 佐久間左馬太 (1844-1915, en poste de 1906 à 1914). Vétéran de l'expédition punitive de 1874 à Taiwan²², Sakuma avait une expérience du combat direct contre les populations autochtones. Il organisa un « plan quinquennal de gestion des sauvages », c'est-à-dire la planification de guerres de pacification dans les montagnes entre 1910 et 1914.

Mochiji voyait, en 1912, dans « la colonisation présentement menée à Taiwan, une preuve démontrant la véracité du [principe de] lutte entre les peuples pour leur survie, lutte dans laquelle la race la plus forte repoussera nécessairement la plus faible » (Mochiji 1912 : 342). Cette hésitation entre assimilationnisme officiel et darwinisme social traverse les travaux des experts des années 1910 comme ceux des anthropologues de l'entre-deux-guerres. Ces deux éléments finirent cependant par s'associer au travers d'une idéologie modernisatrice suivant laquelle il n'était pas tant question d'éliminer des « races inférieures » que de faire disparaître des cultures jugées « retardées ». Les politiques modernisatrices japonaises se concrétisèrent ainsi par un immense processus d'acculturation et de japonisation des Taiwanais han et des peuples autochtones, et dont les politiques d'impérialisation réalisées à la fin des années 1930 et durant la guerre de l'Asie et du Pacifique marquèrent l'apogée (Ching 2001 : 89-132).

Bien que la question autochtone fût considérée réglée en 1917, cette politique dura jusque vers 1926, du fait du démantèlement progressif de la ligne d'endiguement. Mais le soulèvement des Seedeq à l'automne 1930 montra la dimension

illusoire de la pacification coloniale et motiva un redéploiement de la politique aborigène dans les années suivantes. Le gouvernement général publia parallèlement, entre 1916 et 1937, une histoire officielle intitulée *Riban shi kō* 理蕃誌稿 (Monographie sur la Gestion des sauvages), qui décrit la pacification ainsi que les différentes politiques menées ensuite.

Les enquêtes administratives sur les populations autochtones

Ces opérations de pacification furent menées en parallèle, sans contradiction aucune, des enquêtes administratives dirigées par Okamatsu. En effet, au même moment la Société de recherche sur les coutumes taiwanaises de 1900 et l'Institut extraordinaire d'enquête sur les anciennes coutumes de Taiwan de 1901 se penchaient sur les populations autochtones. Inō participait aux deux institutions, ainsi qu'à la Commission d'administration des terres des sauvages de 1903. Au final, c'est l'Institut de 1901 qui porta l'essentiel des enquêtes administratives sur les populations autochtones. Sa première section, déjà évoquée, comptait originellement deux départements (le 1^{er} en droit et le 2^e en administration mandchoue), auxquels furent ajoutés en 1905 un département en économie taiwanaise, et surtout en 1909 un 4^e département à propos des « Sauvages » (*Banzoku-ka* 蕃族科). Celui-ci entama cette année-là son étude des montagnards. À cette même époque, l'ensemble de cet institut passait sous le contrôle d'Okamatsu²³, dont l'activité ne se limitait pas aux enquêtes juridiques mais qui occupa un rôle tout aussi central concernant les enquêtes sur les populations autochtones. L'histoire de ces enquêtes, qui suivirent une méthodologie d'anthropologie juridique, fit l'objet d'une grande synthèse interne, *Taiwan kyūkan chōsa jigyō hōkoku* 臺灣舊慣調查事業報告 (Rapport relatif à l'œuvre d'enquête sur les anciennes coutumes de Taiwan), publiée peu avant la dissolution de cette structure en 1919 (GGT 1917). Ses membres ont été étudiés en détail par les historiens (Kojima 1980 : 16).

Les études pilotées par Okamatsu furent publiées à partir de 1913 au travers de deux grandes séries. La première est intitulée *Banzoku chōsa hōkokusho* 蕃族調查報告書 (Rapport d'enquête sur les sauvages), publiée en 8 fascicules entre 1913 et 1921. La seconde série est *Banzoku kanshū chōsa hōkokusho* 蕃族慣習調查報告書 (Rapport d'enquête sur la coutume des sauvages), publiée en 5 volumes ou 8 fascicules entre 1915 et 1922 (Liu 1975 : 10 ; Kojima 1980 ; Tsu 1999 : 204). Ces deux séries compilent les données issues des enquêtes de terrain. La vraie exégèse de ces données est l'immense étude en 8 volumes, *Taiwan banzoku kanshū kenkyū* 臺灣蕃族慣習研究 (Étude sur la coutume des sauvages de Taiwan), publiée en 1921 sous la direction d'Okamatsu et de la Société du gouvernement général de Taiwan pour l'enquête sur les sauvages (Taiwan Sōtoku-fu banzoku chōsakai 臺灣總督府蕃族調查會, qui prenait la suite de l'Institut) sur la base de l'ensemble de ces rapports antérieurs (Okamatsu 1921 ; Liu 1975 : 10-11)²⁴. Cet opus, traduit depuis en chinois à Taiwan, constitue l'une des plus importantes contributions de l'anthropologie coloniale japonaise à Taiwan. Ce travail s'insérait parfaitement dans les grandes tendances de l'anthropologie mondiale d'alors. S'il existait

bien des écoles et courants, cependant, les méthodes de l'anthropologie – savoir déjà mondialisé – étaient largement partagées par les chercheurs occidentaux ou japonais de l'entre-deux-guerres. Ces derniers apparaissent malgré tout plus syncrétiques que leurs homologues européens et américains.

Reprenant *grosso modo* les catégories ethniques qu'Inō et Torii avaient définies au tournant du siècle, en y ajoutant les ethnies Saisiat et Seedeq (jusque-là incluses au sein des Atayal), l'*Étude sur la coutume* de 1921 marqua une nouvelle étape dans l'essentialisation des populations autochtones de Taiwan. Suivant les tendances de l'anthropologie du temps de la Grande Guerre, tel au même moment chez Robert Harry Lowie (1883-1957) à propos des Indiens d'Amérique du Nord²⁵, cet ouvrage situé dans le courant fonctionnaliste de l'anthropologie accorda une importance particulière à l'étude des liens de parenté et des modes d'héritage, de la hiérarchisation sociale et des statuts, ou encore des modes de gouvernement de chacun des « peuples » avec pour objectif leur catégorisation. Par exemple, la société Ami sera matrilineaire, la société Paiwan sera une chefferie jugée faiblement autonome, tandis que la société Atayal pratiquera la propriété commune des sols et sera jugée hautement autonome, etc., chaque peuple étant ainsi placé dans une case.

Chez Okamatsu, la détermination de ces structures prenait le pas sur la tentative d'autoinscription comme on l'apercevait chez Inō ou Torii. Pour Okamatsu, les catégories ethniques et les ethnonymes ne pouvaient émaner des populations étudiées, mais dérivait des choix du chercheur. Il notait que « les sauvages n'ont pas vraiment de perception ethnique ou raciale d'eux-mêmes, et n'ont pas conscience d'appartenir à tel peuple ou ethnie [...] les ethnonymes en propre sont très rares et, donc, pour classer les barbares crus en ethnies nous devons nous appuyer sur des critères objectifs », c'est-à-dire sur l'organisation sociale telle que mise en lumière par les enquêtes (Okamatsu 1921 vol. 1 : 8). Les ethnies ou peuples existaient ainsi du fait du pouvoir colonial. En définitive, les taxinomies produites autour de 1900 furent *grosso modo* conservées de façon cynique par ces experts coloniaux – les différences institutionnelles rationalisant dorénavant l'explication raciale antérieure –, avant de repasser vers le monde universitaire comme nous allons le voir à présent.

L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE :

L'INSTITUTIONNALISATION DE L'ANTHROPOLOGIE

L'université impériale de Taihoku (Taihoku teikoku daigaku 台北帝國大學), c'est-à-dire Taipei, fut fondée en 1928. Elle comptait initialement une faculté de lettres et sciences politiques (*bunsei gakubu* 文政學部) et une faculté des sciences et d'agronomie (*ri.nō gakubu* 理農學部). Une faculté de médecine (*igakubu* 醫學部) fut ajoutée en 1936, qui obtint en 1938 l'administration sur l'hôpital du gouvernement général, puis en 1943 fut créée une faculté de technologie (*kōgakubu* 工學部) tandis que la faculté des sciences et d'agronomie était divisée en deux.

Les chaires d'ethnologie et d'anthropologie physique et l'Hôpital

La faculté de lettres et sciences politiques compta dès 1928 une chaire d'Ethnologie (Dozoku jinshugaku kōza 土俗人種學講座²⁶, ou en anglais Institute of Ethnology), exclusivement consacrée aux populations autochtones de Taiwan. Cette chaire intégrait aussi des thématiques archéologiques. Elle relevait de la section Histoire, élément qui souligne la nature ethnique de la division entre anthropologie et histoire au sein des études taiwanistes coloniales. Aux historiens revenait l'histoire de la colonisation de Taiwan par les Espagnols, les Néerlandais, les Mandchous et les Japonais. Aux anthropologues revenait l'étude des peuples autochtones.

Le professeur titulaire était Utsurikawa Nenzō 移川子之藏 (1884-1947). Formé à l'université de Chicago, docteur à Harvard en 1917, il fut président de la faculté en 1940. À la différence d'anthropologues tels Inō ou Torii qui pratiquaient une ethnographie surtout descriptive, Utsurikawa avait un profil typique de l'entre-deux-guerres, moment où l'école américaine d'anthropologie culturaliste marquait la reformulation de la discipline. Le reste du laboratoire, de petite taille, comptait notamment Miyamoto Nobuto 宮本延人 (1901-1987) qui y était assistant, ainsi que Mabuchi Tōichi 馬淵東一 (1909-1988) qui y travailla après y avoir été diplômé.

Quant à la faculté de médecine, celle-ci compta à partir de 1936, une chaire d'Anatomie (Chaire numéro 2) dédiée à l'anthropologie physique des populations de Taiwan et de l'Asie du Sud-Est. Le professeur en charge était Kanaseki Takeo 金關丈夫 (1897-1983), docteur en 1929 de l'université impériale de Kyōto et ancien élève du célèbre anthropologue physique Kiyono Kenji 清野謙次 (1885-1955)²⁷. Le laboratoire comprenait aussi le maître de conférences Kutsuna Masachika 忽那将愛 (1908-1995) et l'assistant Miyauchi Etsuzō 宮内悦三. L'anthropologue et archéologue Kokubu Naoichi 國分直一 (1908-2005) de l'École normale de Taiwan participait également à leurs activités.

Les anthropologues de l'université s'organisèrent autour de la société savante Nanpō dozoku gakkai 南方土俗學會 (Société d'étude des mœurs méridionaux), fondée en 1929. Celle-ci publia la revue *Nanpō dozoku* 南方土俗 (Mœurs méridionaux), ensuite renommée *Nanpō minzoku* 南方民族 (Peuples méridionaux). Cette publication, qui exista jusqu'en 1944, s'intéressa à l'Asie du Sud-Est et à l'Océanie. Suivit la revue *Minzoku Taiwan* 民俗臺灣 (Les mœurs à Taiwan), publiée de 1941 à 1945 dans le contexte des politiques d'impérialisation. La question du soutien de cette revue ainsi que de Kanaseki aux politiques d'assimilation forcée durant la période de la Seconde guerre mondiale est controversée²⁸. La revue estima en effet que si les anthropologues enregistraient les coutumes en voie d'extinction – ce qui constituait l'objectif central de cette publication –, ils devaient dans un même temps soutenir la grande marche vers la construction de sociétés modernes, c'est-à-dire l'acculturation des sociétés locales.

Comme Torii avant eux, les anthropologues des deux laboratoires souhaitaient avant tout produire des savoirs proprement universitaires, autrement dit des travaux en phase avec l'anthropologie mondiale et non de simples rapports savants à l'usage du gouvernement général. Cela ne signifie cependant pas que leurs produc-

tions aient été neutres d'idéologie. Au contraire, les anthropologues de l'université reformulèrent et renforcèrent les identités ethniques produites et appliquées un demi-siècle plus tôt aux populations autochtones. Par ailleurs, notons que l'anthropologie métropolitaine continuait à étudier Taiwan parallèlement aux chercheurs en poste dans la colonie : mentionnons Furuno Kiyondo 古野清人 (1899-1979), de l'école de Durkheim, en anthropologie religieuse²⁹. Enfin, en 1928, paraissait l'ouvrage posthume d'Inō, *Taiwan bunka shi* 臺灣文化志 (Chroniques sur la culture de Taiwan). Ses trois gros volumes compilaient divers essais sur Taiwan en dehors de tout cadre méthodologique précis, à la frontière entre ethnographie et histoire.

Étude sur l'appartenance et sur la filiation des populations aborigènes de Taiwan

L'étude la plus importante réalisée par le laboratoire d'Ethnologie est l'ouvrage *Taiwan Takasago-zoku keitō shozoku no kenkyū* 臺灣高砂族系統所屬の研究 (Étude sur l'appartenance et sur la filiation des populations aborigènes de Taiwan) publié en 1935 par Utsurikawa, Miyamoto et Mabuchi (1935³⁰). Primé en 1936 par l'Académie impériale, ce gros ouvrage en deux volumes a été réédité après 1945 et traduit en chinois à Taiwan. C'est l'une des publications majeures de l'anthropologie coloniale japonaise aux côtés de *Taiwan banzoku kanshū kenkyū* 臺灣番族慣習研究 (Étude sur la coutume des sauvages de Taiwan) de 1921. L'ensemble de ces travaux japonais, dont on évoque uniquement les plus connus, restent encore précieux aujourd'hui car ils sont considérés être « les seules sources disponibles sur les pratiques dites traditionnelles » des peuples autochtones de Taiwan (Simon 2012 : 42).

Les montagnards étaient maintenant désignés du nom générique Takasago-zoku 高砂族 soit « peuples de hauteurs », formule qui remplaça « les sauvages » dans les années 1930. L'ouvrage de 1935 emploie aussi la désignation « les aborigènes » (*genjūmin* 原住民). L'enquête fondant cet ouvrage fut réalisée entre juillet 1930 et août 1932 (88 jours pour Utsurikawa, 129 pour Miyamoto et 425 pour Mabuchi), en divisant les territoires tribaux en treize secteurs correspondant à huit groupes ethniques plus les Yami : les Atayal furent étudiés en trois secteurs ; les Saisiat, les Bunun, les Tsou, les Rukai, chacun en un secteur ; les Paiwan furent étudiés en quatre secteurs ; enfin, les Panapanayan (habituellement appelés Puyuma) et les Pangtsah (c'est-à-dire les Ami) furent étudiés ensemble en un unique secteur (Utsurikawa *et al.* 1935 : i). Les enquêteurs ne purent se rendre à l'île des Orchidées pour étudier les Yami³¹. La préface précise enfin qu'à nouveau l'enquête n'a pas porté sur les populations autochtones des plaines parce que celle-ci étaient considérées comme sinisées.

À la même période, depuis 1925, le gouvernement général opérait des regroupements forcés des populations autochtones. Ces politiques constituent un arrière-plan du soulèvement des Seedeq en octobre 1930 au village Wu (Wushe 霧社 ou Musha en japonais) et de la répression qui s'en suivit³². Or, c'est justement

à ce village qu'Utsurikawa devait se rendre le lendemain du jour où débutèrent les « événements ». La politique aborigène fut reprécisée en 1931 au travers des « Grandes Lignes de la gestion des sauvages » (« Riban taikō » 理蕃大綱), texte qui souligna la nécessité d'augmenter le volume des regroupements et de renforcer les liens entre anthropologie et politiques coloniales (Miyamoto 1954: 181)³³.

L'équipe d'Utsurikawa n'aborda pas le terrain de façon neutre mais suivit un découpage ethnique considéré comme valable *a priori*, qui apparaît avec les neufs chapitres du vol. 1. Ce découpage reprenait telle quelle la taxinomie de Torii. L'idée qu'il existait des « ethnies » bien délimitées précédait ainsi l'enquête censée fonder et décrire ces populations. L'étude n'intègre pas l'anthropologie physique, ni la description culturelle, économique ou linguistique. L'objectif de l'ouvrage était de réaliser une reconstitution génétique des légendes de chaque ethnie ou tribu, ainsi que celle de leur arbre généalogique, afin d'éclairer l'historique de leurs relations réciproques sur l'île ainsi que celui de l'occupation de territoires ethniques pensés comme homogènes. Utsurikawa, Miyamoto et Mabuchi proposèrent une sorte d'« ethnohistoire » des populations autochtones³⁴: l'histoire précoloniale *réaffirmée comme Préhistoire* s'expliquait par des vagues successives de peuplement austronésien toutes hétérogènes entre elles, et où le nouvel arrivant aurait systématiquement repoussé les peuples précédents vers les montagnes grâce à sa supériorité ethnico-culturelle.

Les barbares crus et les barbares cuits des plaines proviennent originellement, à quelques petits écarts, du même groupe ethnique [*shuzoku* 種族]; ils se rattachent tous à un tronc de filiation indonésienne ou proto-malaise. Mais ils ne sont cependant pas tous arrivés à Taiwan au même moment: leur arrivée s'est faite en plusieurs vagues, et on peut penser qu'il y avait aussi des écarts dans leur niveau culturel, distinguant ceux arrivés plus anciennement de ceux arrivés après. [...] La survie du plus adapté et la défaite du plus faible est une loi de la Nature. Ainsi les plaines furent-elles finalement occupées par les barbares cuits, tandis que les ancêtres des actuels barbares crus, vivant principalement d'une économie de chasse, furent impitoyablement repoussés vers les zones montagneuses. (Utsurikawa *et al.* 1935: 12-13.)

La « Préhistoire » de l'île – c'est-à-dire toute l'histoire précoloniale – était ainsi pensée en termes de guerres des races, où les plus anciennes étaient les plus primitives, vouées à être repoussées par les plus récentes. Tout comme le firent les régimes coloniaux à l'encontre des populations autochtones dans leur ensemble, comme le note d'ailleurs la préface (*ibid.*).

Enfin, l'ouvrage expose une « ethnohistoire » en termes de migrations intra insulaires: non pas une histoire diachronique fondée sur des données événementielles, mais une cartographie des mouvements successifs des tribus ainsi ethnici-sées, lors de ces guerres raciales. Cette analyse des dynamiques de l'île s'appuie à nouveau sur le postulat d'une altérité radicale entre les populations considérées: la reconstitution proposée des mouvements intérieurs à Taiwan ne remet jamais

en question les catégories ethniques mais, à l'inverse, réaffirma leur non-mixité, seule garantie finalement de leur existence en tant qu'ethnies³⁵.

Ainsi les travaux du laboratoire d'Utsurikawa affinèrent plutôt qu'ils ne transformèrent les taxinomies et l'épistémè formulées autour de 1900. Évoquons en exemple le chapitre 6 sur les Paiwan, qui constituent « l'un des trois grands groupes ethniques [*shuzoku*] au sein des aborigènes montagnards [*takasago-zoku*] » (Utsurikawa *et al.* 1935 : 265) et qui furent étudiés par les trois hommes. Le propos de ce chapitre montre que l'une des problématiques de l'ouvrage était de rejeter les « zones grises » (*hai.iro chitai* 灰色地帯) composées par les éléments métissés intertribaux. Ceux-ci entravaient, selon les auteurs, la bonne détermination de la filiation ethnique des tribus. Autrement dit, cette recherche anthropologique fondée sur une approche culturaliste souhaitait postuler la pureté des « ethnies », mais, constatant l'impossibilité de ce postulat, elle rejeta alors le métissage hors de ses schémas. Pour dépasser l'aporie des « frontières ethniques » – ici dans un sens littéral et non dans l'acception identitaire de Fredrik Barth (1995) –, l'arbre généalogique finalement produit se déclina en de nombreuses sous-branches au fil des 256 fiches composant le volume 2 de l'ouvrage. Cet immense arbre généalogique des peuples autochtones de Taiwan était construit en suivant une logique « taxinomiste séparatrice » (par opposition à « rassembleur ») « qui porte son attention sur les plus minuscules distinctions et institue des espèces à partir des plus petites caractéristiques » (Gould 1997 : 77). Aussi loin en arrière que l'ouvrage réussit à remonter, jamais les branches ou tribus d'ethnies différentes ne devaient se croiser au sein de cet arbre généalogique.

Venons-en enfin à la chaire d'Anatomie n° 2 et à l'Hôpital.

L'anthropologie physique et les cultures préhistoriques

L'étude des corps des autochtones de Taiwan était présente au sein des travaux scientifiques depuis les débuts de la colonisation durant la décennie 1890. Torii a toujours intégré cette approche au sein de ses travaux synthétiques. L'anthropologie physique fut ensuite présente durant l'ensemble du premier tiers du xx^e siècle au travers d'enquêtes menées par des anatomistes métropolitains en poste aux universités impériales de Kyōto, de Tōkyō, du Tōhoku et de Kyūshū, ou aux deux universités de médecine de Nagoya et de Kanazawa. Le laboratoire de Kyōto publia notamment quatre enquêtes sur les populations autochtones de Taiwan entre 1907 et 1930, dont une par Kanaseki en 1929 à propos des empreintes palmaires des Atayal. S'y ajoutent à partir de 1922 les travaux réalisés par l'hôpital du gouvernement général de Taiwan, qui comportait un laboratoire d'anatomie et un laboratoire d'études hygiénistes.

Les anatomistes de l'université impériale de Taihoku (Taipei) prirent le devant de la scène à partir de 1936 (Kanaseki 1954 : 105-107). La chaire d'Anatomie n° 2 où Kanaseki était en poste était secondée par le laboratoire d'Études hygiénistes (Eiseigaku kyōshitsu 衛生學教室) puis par le Centre de recherche en médecine

tropicale (Nettai igaku kenkyūjo 熱帶醫學研究所) de la faculté. La Chaire d'anatomie n° 2 eut aussi un rôle important dans l'enseignement et la formation.

L'équipe de Kanaseki étudia les squelettes, les corps, les empreintes digitales et les groupes sanguins dans l'île. Ces enquêtes mobilisèrent ses étudiants, tous futurs diplômés du laboratoire : au total quelque 42 personnes se décomposant en 16 Métropolitains et 26 Taiwanais han³⁶. Ces chiffres soulignent le poids des étudiants locaux (mais non issus des populations autochtones) au sein de la faculté de médecine³⁷. Les résultats de leurs travaux furent publiés à Taipei dans la revue *Taiwan igaku kai zasshi* 臺灣醫學會雜誌 (Revue de la société de médecine de Taiwan) et dans le bulletin *Dai ni kōza ronbunshū* 第二講座論文集 (Mélanges de la Chaire numéro 2, pour la période 1936-1943), puis dans ce même bulletin renommé *Zhonghua minguo guoli Taiwan daxue jiepouxue yanjiushi lunwenji* 中華民國國立臺灣大學解剖學研究室論文集 (Mélanges du laboratoire d'Anatomie de l'université nationale de Taiwan, République de Chine, pour la période 1947-1950)³⁸, ainsi qu'à Tōkyō dans la revue *Jinruigaku zasshi* 人類學雜誌 (Revue de la société d'anthropologie).

Le Laboratoire d'anatomie débuta en 1938 un programme de recherche portant sur les populations autochtones et les populations han de l'île, grâce à l'aide d'un financement de la Japan Society for the Promotion of Science³⁹ (Nihon gakujutsu shinkōkai 日本學術振興會). Cette enquête avait pour objectif de comparer les crânes et squelettes de ces populations et des populations préhistoriques de l'île. Les conclusions, exposées en 1951 après la décolonisation⁴⁰, ont soutenu que les populations han de Taiwan (l'étude distingue Hoklo et Hakka) étaient peu différentes des Chinois de Chine centrale ou méridionale, que Kanaseki avaient étudiés durant la guerre. Cette conclusion tout à fait conservatrice vint réaffirmer l'idée d'« allogénat » des Taiwanais han, tout en faisant l'hypothèse d'un certain métissage entre ceux-ci et les autochtones des plaines. Kanaseki estimait que ces derniers, extrêmement métissés, devaient tout simplement être catégorisés comme Taiwanais han, c'est-à-dire devaient être considérés comme biologiquement « chinois ». L'étude distinguait ensuite, au sein des « sauvages », entre un ensemble regroupant les ethnies Atayal, Asayiat, Bunun, Tsou, Puyuma, Paiwan et Rukai, et un second ensemble rapprochant Yami et Ami. Cette distinction en deux grandes branches permettait de considérer deux filiations distinctes aux montagnards : les premiers seraient venus d'Asie du Sud et du Sud-Est (Philippines, Bornéo ou Inde). Mais Kanaseki ne se prononçait pas à propos des seconds (Kanaseki 1954 : 106). Au-delà des détails démonstratifs de ce rapport, on peut constater que les conclusions de l'anthropologie physique se situaient en parfaite continuité avec les travaux coloniaux antérieurs.

Se pose aussi la question des méthodes d'enquête et celle de la provenance des squelettes étudiés. Les comptes rendus de terrain font apparaître quelques éléments entre les lignes. Par exemple, une controverse eut lieu parce que les anatomistes de l'Hôpital avaient accaparé pour étude les corps d'autochtones massacrés lors de la répression du soulèvement des Seedeq en 1930. On trouve en effet mention dans plusieurs publications du laboratoire de l'université, entre

1937 et 1942, de comparaisons entre des squelettes obtenus dans des cimetières et des squelettes atayal en possession du laboratoire et attribués au village Wu. S'y ajoutent des souvenirs de Kanaseki qui se remémora, pour la période 1945-1949, des heurts avec des villageois en armes alors que les anthropologues pillaient des tombes Yami sur l'île aux Orchidées (Sakano 2005 : 263-264).

Enfin, l'un des aspects sur lequel le laboratoire d'Ethnologie et la chaire d'Anatomie n° 2 collaborèrent largement est celui de l'archéologie préhistorique, que nous avons évoquée très succinctement. Cette archéologie préhistorique permit de réaffirmer l'idée d'une continuité ethnique et culturelle parfaite entre populations préhistoriques et populations autochtones à Taiwan. Elle apparaît également dans les publications administratives du gouvernement général. Après la réorganisation de la politique aborigène en 1931, le Bureau indigène de la Police (Riban-ka 理蕃課) lança la revue *Riban no tomo* 理蕃族の友 (L'ami de la gestion des sauvages) afin de promouvoir ses activités. Cette revue, publiée entre juillet 1932 et décembre 1943, souligna de façon continue des thématiques telles que les « viles coutumes » (*rōshū* 陋習), l'éducation (*kyōiku* 教育) ou la mission du Japon (*Nihon no shimei* 日本の使命). Elle publia aussi les travaux des chercheurs de l'université, œuvrant à renforcer les liens entre anthropologie et politiques coloniales. Miyamoto, du laboratoire d'Ethnologie, y publia par exemple en 1935, en feuilleton, une synthèse à propos de « L'Âge de la Pierre à Taiwan » afin d'éclairer la nature des sites préhistoriques de l'île. Cette fresque étalée sur trois numéros de la revue présentait ce qui était perçu comme la culture fondamentale des peuples autochtones de l'île.

Autrement dit, ce qu'on appelle l'Histoire de Taiwan est un temps extrêmement récent. L'histoire documentée se perd dans les brumes dès que l'on remonte à peine trois ou quatre cents ans dans le passé : le temps antérieur correspond à la Préhistoire et doit être appréhendé au moyen des artefacts physiques disponibles. Il existe en outre à Taiwan des peuples primitifs, qu'on appelle les Sauvages. Cette donnée est extrêmement intéressante dans le cadre de l'étude des temps préhistoriques. Notamment : la présence de nombreux artefacts de l'âge de la pierre dans les territoires montagneux attire l'attention du chercheur. C'est bien naturellement que l'on cherche à savoir si les populations qui utilisèrent ces artefacts lithiques sont les ancêtres des présents sauvages. (Miyamoto 1935-2 : 2.)

Si Miyamoto se refusait à donner une conclusion tranchée, il expliquait finalement dans ses articles qu'autochtones et peuplement préhistorique constituaient bien une même lignée par-delà divers épisodes de migrations et de guerres inter-ethniques, selon le modèle développé dans le gros opus publié cette même année 1935 par le laboratoire d'Ethnologie.

EN CONCLUSION

L'anthropologie coloniale japonaise étudia de façon continue les populations autochtones de Taiwan, selon plusieurs phases correspondant *grosso modo* à autant de grands courants ou méthodologies de l'anthropologie. Les premiers travaux réalisés entre 1896 et 1902 considérèrent les peuples autochtones depuis un logique évolutionniste et hiérarchisante qui les projetait dans la barbarie. Suivirent durant la décennie 1910 des enquêtes situées dans le courant de l'anthropologie fonctionnaliste, qui tentèrent de produire des typologies des peuples autochtones à partir de leur organisation sociale. Enfin, les travaux de l'université impériale de Taihoku (Taipei), durant la décennie 1930, s'inscrivaient pour leur part dans l'anthropologie culturaliste tout en tentant de reconstituer la généalogie globale des « tribus » de Taiwan. Ces grandes catégories se superposèrent dans la réalité car l'ensemble des travaux produits par les chercheurs japonais s'appuyaient sur ces grands courants internationaux d'avantage qu'ils s'y inséraient. Des problématiques se retrouvent d'un chercheur à l'autre. Torii ou Utsurikawa accordaient une grande importance à la connaissance des langues vernaculaires des peuples autochtones et à leur retranscription. La vision qu'avait Okamatsu des peuples autochtones n'était pas moins verticaliste que celle d'Inō. Autant de points qui mériteraient une analyse de détail.

Ces savoirs coloniaux portant sur les peuples autochtones taiwanais ne se limitèrent pas à des discours et pratiques savants. Ils étaient le produit d'une dialectique associant, d'abord, enquêtes universitaires et administratives, puis ces deux types d'études avec la politique de « gestion des sauvages » du gouvernement général. Le processus à l'œuvre était celui d'une fabrique des identités, où tous ces éléments se renforcèrent mutuellement pour créer puis consolider des identités essentialisées. Se pose la question du statut de cette anthropologie. Quasi intégralement en japonais, ces travaux n'avaient pas vocation à participer aux grands débats internationaux en anthropologie. Cela peut paraître étonnant étant donné l'insertion internationale de tous ces chercheurs⁴¹. Mais quels qu'aient pu être les idéaux individuels des chercheurs, l'enjeu de ces travaux résidait dans leur utilité pour la gouvernance coloniale à Taiwan, objectif pour lequel ces savants devaient produire des résultats.

Se pose enfin la question du legs de cette épistémè coloniale dans le Taiwan d'après 1945. Quand Taiwan et les territoires alentours passèrent sous le giron du Guomindang, la pluralité des populations autochtones fut niée par un pouvoir qui tenta de plaquer sur l'île le schéma mis en place par Sun Yatsen pour le continent, c'est-à-dire l'idée d'une harmonie des cinq peuples de la grande nation chinoise. Mais Han, Mandchous, Mongols, Tibétains et Ouïgours furent remplacés, dans la configuration taiwanaise, par les *Waishengren* 外省人, c'est-à-dire les néoarrivants de 1945-1949, les Taiwanais Hoklo et Hakka et les autochtones dorénavant appelés « nos compatriotes des montagnes » (*gaoshan tongbao* 高山同胞). Ces derniers furent affirmés comme ethniquement homogènes afin de rentrer dans ce schéma à quatre éléments. La démocratisation a remis en cause ces discours post-

1945, pour non seulement garantir les droits des populations autochtones, mais pour aussi inscrire leur existence comme « peuples aborigènes » (*yuanzhu minzu* 原住民族) distincts dans la Constitution en reprenant et affinant les taxinomies coloniales entre 2001 et 2014⁴². Ainsi le nombre de peuples reconnus est-il passé de dix à seize avec la loi du 26 juin 2014. Le processus à l'œuvre, vu sur le temps long du xx^e siècle, des années 1890 aux années 2010, est celui d'une fabrique des identités et de leur essentialisation autour de l'idée de filiation continue depuis la préhistoire. Les temps préhistoriques furent affirmés comme la culture en propre des populations autochtones. Cette épistémè coloniale s'est perpétuée dans le Taiwan et dans l'anthropologie taiwano-japonaise du temps présent.

Ce discours – avec celui du Guomindang qui souhaitait après-guerre reconquérir le continent – eut aussi pour effet de renforcer l'idée d'allogéat des populations de filiation Han, qui constituent la majorité de la population de l'île. L'identité des colons-défricheurs Hoklo et Hakka des siècles précédents ou celle des néo-arrivants de 1945-1949 ne s'enracinent pas dans l'histoire du territoire taiwanais où ils habitent, semblablement au cas des Nord-Américains. Cependant la démocratisation de l'île, dans la décennie 1990, a vu la « taiwanité » être progressivement affirmée comme une identité plurielle et « métissée », intégrant dorénavant les populations autochtones en son sein. Celles-ci se sont vues mobilisées afin d'affirmer une identité « taiwanaise » qui puisse être opposée face à la République populaire de Chine. Ces discours récents ne sont pas sans évoquer la théorie de Leach qui associait l'ensemble des peuples de Birmanie, ou bien les travaux de l'anthropologue chinois Pei Xiaotong (1910-2005), qui soutint dans les années 1980 l'idée d'unité ethnique entre populations de filiation han et minorités en République populaire de Chine. Par ailleurs, les populations autochtones de Taiwan se sont retrouvées après la démocratisation dans une situation où affirmer leur identité « ethnique » était un moyen de se voir garantir des droits. Ainsi, ce que l'on peut appeler la « politique des identités » a eu tendance à se renforcer à Taiwan *après* la démocratisation⁴³.

Mais au-delà des discours politiques généraux, la dissociation entre identité han et identité autochtone persiste. L'identité et les « origines » des premiers renvoient toujours au continent, tandis que celles des seconds sont exposées dans le Musée national de la préhistoire et des « peuples aborigènes », fondé en 2002 afin de saisir les peuples autochtones de Taiwan comme autant d'identités enracinées.

Notes

1. On emploie ici la formulation « peuples autochtones » afin de désigner ces minorités en nous conformant à l'usage qui s'est imposé au sein des organisations internationales à partir des décennies 1970-1980. Le terme « autochtone » – que nous n'employons pas – est utilisé par ces organisations dans le cadre de la protection de ces populations et non pour affirmer qu'elles seraient depositaires d'identités enracinées ; le terme « autochtonie » a ensuite pu être repris en ethnologie (Simon 2012). Voir aussi Détienne (2003).

2. Voir cependant les réflexions critiques concernant les ethnonymes par l'anthropologue Chen Wenling (Chen 1998) ou la précise étude par l'historien Sakano Tōru (Sakano 2005). Par ailleurs, de façon générale, l'anthropologie a produit de nombreux travaux historiques critiques sur les rapports entre la discipline et la domination coloniale, ou sur l'épistémè de la discipline, que nous n'énumérerons pas ici (Stocking J^r 1982; Affergan 1987; Amselle & M'Bokolo 1999). Ce type de travaux semble avoir eu un impact mineur sur la réflexion historique menée par l'anthropologie japonaise récente.
3. Le nom de famille est noté avant le prénom conformément à l'usage en Asie orientale.
4. Bien que cette approche soit réfutée par Nakao en tant que travail hors sol, celui-ci loue le travail de son collègue Kasahara.
5. Voir par exemple l'essentielle synthèse sur la culture matérielle des peuples autochtones par Chen Chi-lu (1968), ou la présentation par Liu Pin-Hsiung (1975) dans un numéro thématique de la revue du Centre d'ethnologie de l'Academia Sinica. Pour les publications récentes, voir par exemple la préface à la traduction taiwanaise de (Utsurikawa *et al.* 2011).
6. Sur la « gestion des sauvages » : Kojima (1979 & 1980), Kondō (1993a; 1993b); Fujii (1997), Matsuoka (2011 & 2012), Kitamura (2017), Barclay (2017).
7. Les premières études générales émanent de chercheurs taiwanais. Malgré ses qualités, un ouvrage comme celui de Xu Shikai (1972) restait centré sur les Han. L'ouvrage de Chou Wan-yao (2002), qui a concouru à intégrer les populations autochtones au sein du récit historique, traite de celles-ci mais pas de la politique aborigène coloniale. Il en est de même chez Itō Kiyoshi (1993). Ces ouvrages ne mentionnent classiquement que le soulèvement de 1930.
8. Il existe une immense littérature scientifique, notamment en français et anglais, sur la question de la race au sein des discours savants ou politiques en Occident aux XIX^e et XX^e siècles. Ce concept servait en outre de pont entre la métropole et les terrains coloniaux, dans le premier cas pour affirmer des spécificités nationales, dans le second pour légitimer la supériorité européenne. Sur la fabrique ou création des identités nationales, on renvoie par exemple à B. Anderson (1996) ou A.-M. Thiesse (1999). Voir aussi E. Balibar et I. Wallerstein (1988), L. Poliakov (1994) ou C. Blanckaert (2009). Sur le cas des identités ethniques (« tribus », « ethnies ») qu'élaborèrent l'administration ou l'anthropologie coloniales, voir notamment J.-L. Amselle & E. M'Bokolo (1999). Ce dernier ouvrage a souligné l'importance qu'il y a à historiciser les catégories anthropologiques : « Qu'on croit ou non à sa réalité substantielle, l'ethnie est ce sujet fictif que l'ethnologie contribue à faire être, le perpétuant comme entité de référence dans son espace savant » (*ibid.* : 94). Voir aussi les remarques par J. Thoraval (1999) concernant la notion d'« ethnicité » dans le monde chinois. Sur les politiques de « japonisation » dans le Taiwan colonial, voir Ching (2001 : 89-173).
9. Ogawa (1896) était alors l'auteur du seul ouvrage japonais traitant de Taiwan. En langues occidentales, la seule étude générale existante était *From Far Formosa* (1895) du pasteur George L. Mackay (1844-1901).
10. Voir Barclay (2010) et surtout les travaux de Lee Juling (2017 & 2020). L'anthropologue Mori Ushinosuke 森丑之助 (1877-1926), rattaché au Gouvernement général de Taiwan, joua lui aussi un rôle important dans la production de clichés photographiques des peuples autochtones de Taiwan.

11. Le mot japonais *jinsu*, qui désigne les « races », est polysémique comme en français ou en anglais. Le Japon a connu de nombreux débats entre scientifiques ou au sein du grand public quant à l'acception nécessairement biologique ou non de ce mot. Comme noté, l'anthropologie japonaise moderne fut d'emblée critique par rapport aux hiérarchies raciales rigides employées par l'anthropologie occidentale, qui plaçaient les Asiatiques en-dessous des « Caucasiens ». Si le concept japonais de « race » (*jinsu*) tendit lui aussi à associer caractéristiques physiques, linguistiques et culturelles de façon large, les discours de l'anthropologie japonaise moderne étaient marqués par un refus du fixisme (Nanta 2006).
12. Torii, qui était un disciple direct de Tsuboi, traduisait encore *ethnology* par *jinsu-gaku* en 1953 (Torii 1953 : 59).
13. Toutes les traductions en français de citations ou de titres sont de l'auteur de l'article.
14. On renvoie aux travaux de Pierre-André Taguieff. Voir notamment la synthèse (Taguieff 2013).
15. Cette dénomination était courante avant 1945, tant parmi les universitaires qu'au sein de la société japonaise. Voir les nombreux exemples donnés par S. Tanaka (1993).
16. Ce nom dérive de l'aire considérée par Torii autour du mont Niihaka (aujourd'hui Yusan).
17. Sont considérés, selon les « ethnies », le type de gouvernance, les peines criminelles, les vêtements, la nourriture, le mariage, la naissance et les funérailles, le découpage de tête ou encore le type d'industrie. La troisième partie du rapport considère chaque région du point de vue de sa géographie, de ses productions, de ses routes etc. La quatrième, l'histoire des politiques de « gestion des sauvages ». La cinquième correspond à la conclusion générale de l'ouvrage.
18. Il faut analyser cette construction comme un aller-retour entre les deux hommes. Torii, avec quelque mépris, expliquait se distancier de « la classification proposée par MM. Inō et Awano [...], car si l'on a évidemment des choses à apprendre de leur grande connaissance, néanmoins, on ne l'utilisera pas ici pour y préférer une autre classification de notre main, bien plus logique et rationnelle, et à notre avis bien plus juste, afin de classer les indigènes de Taiwan en neuf races » (Torii 1910 : 9-10). La différence était en réalité minime. En outre, Torii tenta d'associer chaque peuple autochtone à un type crânien précis.
19. Gotō eut ensuite un rôle important en Mandchourie puis comme maire de Tōkyō.
20. La deuxième section était dédiée à l'économie : pratiques agraires, artisanales et commerciales.
21. Les rapports des autorités évoquent des *banhen* 蕃變 soit « événements des sauvages ».
22. Le Japon organisa en 1874 une expédition punitive à Taiwan afin de venger la mort de pêcheurs okinawans qui s'y étaient échoués en 1871 et y furent massacrés par des Paiwan. Cette expédition servit à réaffirmer la souveraineté japonaise sur le royaume des Ryūkyū (rebaptisé Okinawa en 1879) vis-à-vis de la Chine et des États-Unis, qui le convoitaient également.
23. Le 3^e département de la première section absorba en 1905 l'étude de l'économie, qui incombait originellement à la deuxième section, qui cessa dans les faits son activité.
24. La seconde série de rapports ainsi que cet opus utilisent le caractère *ban* 番 en place de *ban* 蕃 jugé teinté de sinocentrisme par Okamatsu (Okamatsu 1921 vol. 1 : 3).

25. Il n'existe pas de lien direct entre Okamatsu et Lowie : ces deux chercheurs illustrent ainsi les grandes tendances de l'anthropologie mondiale d'alors.
26. Nous avons noté que les mots *dozokugaku* et *jinshugaku* avaient été utilisés à la fin du XIX^e siècle pour traduire ethnologie et anthropologie. Ils n'étaient plus en usage en métropole durant l'entre-deux-guerres, où le sens littéral de cette dénomination aurait plutôt été « raciologie indigène », mais la longue histoire de l'anthropologie coloniale à Taiwan les y avait fixés dans les usages savants.
27. Lorsque Kanaseki fut nommé à son poste en 1934, il fut au préalable envoyé en voyage d'étude durant un an et demi en France, en Angleterre et en Allemagne, aux frais du Gouvernement général de Taiwan. Sur Kiyono, voir (Nanta 2009).
28. L'historien et sociologue Oguma Eiji a inauguré ce débat en expliquant que Kanaseki avait eu une position eugéniste (Oguma 2001), provoquant l'ire de certains anthropologues. L'historien Sakano a réactualisé la controverse (2005 : 267-279), malgré son appréciation modérée de Kanaseki. D'une certaine façon, le débat remonte au temps de la revue elle-même, puisque dès 1941 le poète taiwanais Yang Yunping 楊雲萍 (1906-2000) critiqua Kanaseki dans les pages du journal *Taiwan Nichinichi shinpō* 臺灣日日新報. De vraies critiques contre la colonisation japonaise existaient en outre dès cette époque, sous la plume des économistes et historiens marxistes (Aki-sasa 1933). Par ailleurs, seule l'anthropologie du temps de guerre étudia les populations han, lorsque le Gouvernement général de Taiwan commanda des rapports sur les mausolées via lesquels les Taiwanais han commémoraient leurs morts. Les hommages auprès des sanctuaires shintō devaient se substituer à toute autre forme d'hommage religieux.
29. Furuno a été salué par la France en 1977 avec les palmes académiques.
30. Le titre anglais est *The Formosan Native Tribes. A Genealogical and Classificatory Study*.
31. La partie les décrivant fut élaborée à partir d'un rapport de 1929. Ils ne purent pas non plus accéder à certaines zones trop dangereuses, telle celle occupée par certains Bunun où Mabuchi renonça finalement à entrer (Kasahara 2014 : 83).
32. Plusieurs causes peuvent être invoquées : le défrichement des montagnes aurait privé ces populations de leurs terres de chasse ou religieuses ; le prestige des chefs traditionnels aurait diminué à cause de la surprésence de la police ; les travaux de construction obligatoires auraient rendu impossible la pratique des cultures traditionnelles (millet, etc). Le 27 octobre 1930, les Atayal de ce village massacrèrent 134 Japonais présents sur les lieux, coupèrent ponts et lignes téléphoniques, puis s'armèrent. Le Gouvernement général dépêcha 1 563 soldats, 1 231 policiers, 1 381 auxiliaires militaires, dont des autochtones ralliés, soit au total quelque 5 400 hommes. Les quatre hameaux visés auraient compté 1 236 hommes combattants. 644 décédèrent.
33. Ces politiques étaient accompagnées de mesures visant à « civiliser » les montagnards, tels que l'apprentissage du japonais et la mise au travail (*jusan* 授産). Elles furent critiquées par Utsurikawa qui y voyait une destruction programmée des cultures autochtones (Sakano 2005 : 255-256).
34. Cet élément structurel n'a pas été relevé par les anthropologues, y compris dans des travaux récents (Kasahara 2014 & 2015), qui se limitent à une analyse méthodologique de l'ouvrage de 1935.

35. L'ouvrage discutait aussi du métissage dans le passé, mais pour évacuer de l'étude les populations concernées, qui étaient jugées avoir disparu de ce fait. Miyamoto tenta en 1987 de relativiser ces travaux (Miyamoto *et al.* 1987). Voir Sakano (2005 : 252).
36. La liste des étudiants sous sa direction, avec le titre de leur mémoire, figure dans Kanaseki (1978 : 342-360).
37. Il en était de même pour les deux chaires d'anthropologie physique de l'université impériale de Keijō (Seoul) en Corée coloniale (Nanta 2019).
38. Kanaseki resta à Taiwan jusqu'en 1949 pour aider à la transition vers la Chine nationaliste. Torii resta lui aussi en République de Chine après 1945, à l'université Yenching sur le continent.
39. Fondée en 1932, la JSPS soutint dans les années 1930 de nombreuses recherches en anthropologie raciale à Taiwan, en Corée et à Hokkaidō.
40. Kanaseki présenta cette enquête lors du congrès annuel de 1951 de la Société de médecine de Fukuoka (Kanaseki 1978 : 65-87).
41. Nous relevons quatre publications en langue occidentale (anglais ou français) au sein de la cinquantaine de publications japonaises les plus connues, en anthropologie des peuples autochtones de Taiwan, pour le temps colonial ou immédiatement post-colonial.
42. Voir S. Simon (2012 : 85-88, 179-205) pour un tableau de ce processus. S. Simon souligne par ailleurs l'apparition d'une rhétorique du « sang » : certaines communautés en seraient venues à utiliser un tel argument biologique afin d'affirmer leur unité ethnique.
43. On pourrait faire la même remarque concernant la Loi de soutien à la culture aïnoue votée en 1997 au Japon, ou évoquer l'évolution de la Nouvelle Calédonie (Trépiéd 2011).

Références

- AFFERGAN, Francis, 1987, *Exotisme et altérité*, Paris : PUF.
- AMSELLE, Jean-Loup & M'BOKOLO, Elikia, éd., 1999 [1985], *Au cœur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et État en Afrique*, 2^e éd. augm., Paris : Payot.
- ANDERSON, Benedict, 1996 [1993], *L'imaginaire national* (édition augmentée), Paris : La Découverte.
- AKISASA, Masanosuke 秋笹正之輔, 1933, *Shokumin seisaku shi* 殖民政策史 (Histoire des politiques coloniales), fasc. de *Nihon shihonshugi hattsu shi kōza* (Leçons sur l'histoire du développement du capitalisme japonais), Tōkyō : Iwanami.
- BALIBAR, Étienne & WALLERSTEIN, Immanuel, 1988, *Race, Nation, Classe. Les identités ambiguës*, Paris : La Découverte.
- BARCLAY, Paul, 2001, « An Historian among the Anthropologists : The Inō Kanori Revival and the Legacy of Japanese Colonial Ethnography in Taiwan », *Japanese Studies*, 21 : 117-136.
- BARCLAY, Paul, 2010, « Peddling Postcards and Selling Empire : Image-Making in Taiwan under Japanese Colonial Rule », *Japanese Studies*, 30-1 : 81-110.

- BARCLAY, Paul, 2017, *Japan's Rule on Taiwan's Savage Border 1874-1945*, LA: University of California Press.
- BARNARD, Alan, 2000, *History and Theory in Anthropology*, Cambridge: Cambridge University Press.
- BARTH, Fredrik, 1995 [1969], « Les groupes ethniques et leurs frontières », in *Théories de l'ethnicité*, Poutignat & J. Streiff-Fenart, éd., Paris, PUF, p. 203-249.
- BLANCKAERT, Claude, 2009, *De la race à l'évolution: Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris: Harmattan.
- BROCA, Paul, 1989, *Mémoires d'anthropologie*, réédition, Paris: Jean-Michel Place.
- CHEN, Chi-lu, 1968, *Material Culture of the Formosan Aborigines*, Taipei: The Taiwan Museum.
- CHEN, Ching-chih, 1984, « Police and Community Control Systems in the Empire », in *The Japanese Colonial Empire*, Ramon Myers & Mark Peattie, éd., Princeton: Princeton University Press, p. 213-239.
- CHEN, Wen-ling 陳文玲, 1998, « "Saishiyatto" no minzoku meishō ni kansuru ichi kōsatsu » 「サイシヤット」の民族名称に関する一考察 (Une réflexion concernant l'ethnonyme "Saisiat"), *Taiwan genjūmin kenkyū* 台湾原住民研究, 3: 178-196.
- CHEN, Weizhi 陳偉智, 2014, *Yineng Jiaju: Taiwan lishi minzuzhi de zhankai* 伊能嘉矩: 台灣歷史民族誌的展開 (Inō Kanori et le développement de l'ethnographie historique à Taiwan), Taipei: NTU Press.
- CHEN, Xiaochong 陈小冲, 2005, *Riben zhimin tongzhi Taiwan wu shi nian shi* 日本殖民统治台湾五十年史 (Histoire des cinquante ans de régime colonial japonais à Taiwan), Beijing: Shehui kexue wenxian chubanshe 社会科学文献出版社.
- CHING, Leo T. S., 2001, *Becoming « Japanese »: Colonial Taiwan and the Politics of Identity Formation*, Berkeley: University of California Press.
- CHIT HLAING U., 2008, « Communities of Interpretation and the Construction of Modern Myanmar », *Journal of Southeast Asian Studies*, 39, 2: 239-254.
- CHOU, Wan-yao 周婉窈, 2002, *Taiwan lishi tushuo* 臺灣歷史圖說 (Histoire illustrée de Taiwan), Taipei: Lianjing chuban 聯經出版 (3^e éd. révisée 2016).
- DÉTIENNE Marcel, 2003, *Comment être autochtone*, Paris: Seuil.
- FUJII, Shizue 藤井志津枝, 1997, *Rizhi shiqi Taiwan zongdufu rifan zhengce* 日治時期台灣總督府理蕃政策, Taipei: Wenyingtang 文英堂.
- GOULD, Stephen J., 1997, *La Mal-mesure de l'homme* (édition augmentée, Paris: Odile Jacob).
- GOUVERNEMENT GENERAL DE TAIWAN (GGT) [Taiwan Sōtokufu 臺灣總督府], éd., 1916-1937, *Riban shikō* 理蕃誌稿 (Monographie sur la gestion des sauvages), Taihoku, 4 vols.
- GOUVERNEMENT GENERAL DE TAIWAN (GGT) [Taiwan Sōtokufu 臺灣總督府], éd., 1917, *Taiwan kyūkan chōsa jigyo hōkoku* 臺灣舊慣調查事業報告 (Rapport relatif à l'œuvre d'enquête sur les anciennes coutumes de Taiwan), Taihoku.

- GUO, Hsiu-Yen 郭秀岩, 1975, « Shandi xingzheng yu shandi zhengce » 山地行政與山地政策 (L'administration et les politiques vis-à-vis des zones montagneuses), *Minzuxue yanjiusuo jikan* 民族學研究所集刊, 40: 97-106.
- HARUYAMA, Meitetsu 春山明哲, 1988, « Taiwan kyūkan chōsa to rippō kōsō » 台湾旧慣調査と立法構想 (L'Enquête sur les anciennes coutumes de Taiwan et l'élaboration du Droit), *Taiwan kingendaishi kenkyū* 台湾近現代史研究, 6: 81-114.
- INO, Kanori 伊能嘉矩, 1898a, « Taiwan ni okeru kaku banzoku no bunpu » 臺灣に於ける各蕃族の分布 (La distribution des sauvages de Taiwan), *Tōkyō jinruigakkai zasshi* 東京人類學會雜誌, 146: 301-307.
- INO, Kanori, 1898b, « Taiwan ni okeru dohan no bunpu oyobi genzai tsūyū suru kaika hassei no do » 臺灣に於ける土蕃の分布及び現在通有する開化發生の度 (Taxinomie des indigènes de Taiwan et leur actuel degré de civilisation), *Banjō kenkyūkaishi* 蕃情研究會誌, 1: 2-15.
- INO, Kanori, 伊能嘉矩 & AWANO, Dennojō 粟野傳之丞, 1900, *Taiwan banjin jijō* 臺灣蕃人事情 (La situation des sauvages de Taiwan), Taihoku: Gouvernement général de Taiwan.
- INO, Kanori, 1905, *Ryō Tai jū nen shi* 領臺十年史 (Histoire des dix années depuis notre prise de possession de Taiwan), Taihoku: Gouvernement général de Taiwan.
- ITO, Kiyoshi 伊藤潔, 1993, *Taiwan. Yon hyaku nen no rekishi to tenbō* 台湾 四百年の歴史と展望 (Taiwan, 400 ans d'Histoire et de perspectives), Tōkyō: Chūō kōron.
- KANASEKI, Takeo 金関丈夫, 1978 [1952], « Taiwan kyojū minzoku o chūshin to shita Tōa sho minzoku no jinruigaku » 台湾居住民族を中心とした東亜諸民族の人類学 (Une anthropologie des peuples d'Asie orientale, en se centrant sur les peuples habitant à Taiwan), *Keishitsu jinruigaku* 形質人類学 (Anthropographie physique), Tōkyō: Hōsei daigaku shuppankai, p.65-87.
- KANASEKI, Takeo, 1954, « Taiwan ni okeru taishitsu jinruigaku hōmen no kenkyū no gaisetsu » 台湾における体質人類学方面の研究の概説 (Exposé général des études menées à Taiwan dans le domaine de l'anthropologie physique), *Minzokugaku kenkyū* 民族学研究, 18, 1-2: 105-107.
- KASAHARA, Masaharu, 笠原政治, 2014 & 2015, « Meicho Taiwan Takasago-zoku keitō shozoku no kenkyū o dō yomu ka » 名著『台湾高砂族系統所属の研究』をどう読むか (Comment lire le célèbre ouvrage *Étude sur l'appartenance et sur la filiation des populations aborigènes de Taiwan*), *Taiwan genjūmin kenkyū* 台湾原住民研究, (2014) 18: 136-163; (2015) 19: 75-96.
- KITAMURA, Kae 北村嘉恵, 2017, « Taiwan senjū minzoku no rekishi keiken to shokuminchi sensō » 台湾原住民族の歴史経験と植民地戦争 (L'expérience historique de la guerre coloniale chez les peuples aborigènes de Taiwan), *Shisō* 思想, 1119 (juillet): 24-45.
- KOJIMA, Reiitsu 小島麗逸, 1979 & 1980, « Nihon teikokushugi no Taiwan sanchi shihai - tai Kōsanzoku chōsa shi » 日本帝国主義の台湾山地支配 対高山族調査史 (La domination impérialiste japonaise sur les zones montagneuses

- de Taiwan : une histoire des enquêtes à l'encontre des peuples montagnards), *Taiwan kingendai shi kenkyū* 台湾近現代史研究, 1^e part. 1979-2 : 5-29; 2^e part. 1980-3 : 5-22.
- KONDO, Masaki 近藤正己, 1993a, « Taiwan sōtokufu no riban taisei to Musha jiken » 台湾総督府の「理蕃」体制と霧社事件 (Le régime de gestion des sauvages du Gouvernement-général de Taiwan et les événements de Wushe), *Kindai Nihon to Shokuminchi* 近代日本と植民地 (Le Japon moderne et ses colonies), in ŌE Shinobu 大江志乃夫, éd., Tōkyō : Iwanami, vol. 2, p. 35-60.
- KONDO, Masaki, 1993b, « Riban no tomo – kaidai » 『理蕃の友』 解題 (Exégèse à la réédition de *Riban no tomo*), in *Riban no tomo* 理蕃の友, Tōkyō : Ryokuin shobō 緑蔭書房, vol. d'annexes, p. 3-15.
- LEE, Juling 李如玲, 2017, « La représentation des aborigènes taiwanais dans la photographie coloniale japonaise (1895-1945) », *Ebisu*, 54 : 213-247.
- LEE, Juling, 2020, *Imaginer l'indigène. La photographie coloniale à Taiwan (1895-1945)*, Paris : Hémisphère Éditions.
- LIU, Pin-Hsiung 劉斌雄, 1975, « Riben xueren zhi gaoshanzu yanjiu » 日本學人之高山族研究 (La recherche anthropologique japonaise à propos des peuples montagnards), *Minzuxue yanjiusuo jikan* 民族學研究所集刊, 40 : 5-17.
- MACKAY, George L., 1895, *From Far Formosa*, New York : Revell.
- MATSUDA, Kyōko 松田京子, 2014, *Teikoku no shikō. Nihon teikoku to Taiwan genjūmin* 帝国の思考 日本「帝国」と台湾原住民 (Réflexions d'Empire. L'Empire du Japon et les aborigènes taiwanais), Tōkyō : Yūshisha 有志舎.
- MATSUOKA, Tadasu 松岡格, 2011, « Taiwan genjūmin shakai chihōka no Nihon tōchi jidai ni okeru tenkai » 台湾原住民社会地方化の日本統治時代における展開 (La régionalisation des sociétés aborigènes taiwanaises durant la période japonaise), *Nihon Taiwan gakkai hō* 日本台湾学会報 (Bulletin de la Société japonaise des études taiwanaises), 13 : 25-49.
- MATSUOKA, Tadasu, 2012, *Taiwan genjūmin shakai no chihōka*, 台湾原住民社会の地方化 (La régionalisation des sociétés aborigènes taiwanaises), Tōkyō : Kenbun shuppan 研文出版 (trad. chinoise à Taiwan).
- MIYAMOTO, Nobuto 宮本延人, 1935, « Taiwan no sekki jidai » 臺灣の石器時代 (L'Âge de la Pierre de Taiwan), *Riban no tomo* 理蕃の友 (L'Ami de la gestion des sauvages), (1) février : 2; (2) avril : 2-4; (3) mai : 1-3
- MIYAMOTO, Nobuto *et al.*, 1954, « Takasago-zoku no tōchi o meguru zadankai » 高砂族の統治をめぐる座談会 (Table ronde à propos de l'administration sur les aborigènes taiwanais), *Minzokugaku kenkyū* 民族学研究, 18, 1-2 : 179-192.
- MIYAMOTO, Nobuto, SEGAWA, Kōkichi 瀬川孝吉 & MABUCHI, T., 1987, *Taiwan no minzoku to bunka* 台湾の民族と文化 (Peuples et cultures de Taiwan), Tōkyō, Rōkkō shuppan 六興出版.
- MOCHIZI, Rokusaburō 持地六三郎, 1912, *Taiwan shokumin seisaku* 臺灣殖民政策 (Les politiques coloniales à Taiwan), Tokyo : Tomiyama bō 富山房.
- MORI, Ushinosuke 森丑之助, 1917, *Taiwan banzoku shi* 臺灣蕃族志 (Ethnographie des sauvages de Taiwan), Taihoku : Rinji Taiwan kyūkan chōsakai 臨時臺灣舊慣調査會.

- NAKAO, Katsumi 中生勝美, 2016, *Kindai Nihon no jinruigaku shi* 近代日本の人類学史 (Histoire de l'anthropologie du Japon moderne), Tōkyō: Fūkyōsha 風響社.
- NANTA, Arnaud, 2006, « L'altérité ainoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) », *Annales HSS*, janvier-février : 247-27
- NANTA, Arnaud, 2008, « Pōru Buroka no keishitsu jinruigaku no zentei » ポール・ブロカの形質人類学の前提 (Les présupposés de l'anthropologie physique de Paul Broca), *Jinbun gaku* 人文學報, université de Kyōto, 97 : 75-94.
- NANTA, Arnaud, 2009, « Kiyono Kenji : anthropologie physique et débat sur la "race japonaise" à l'époque de l'empire colonial (1920-1945) », in *Histoire comparée des pensées raciales, 1860-1930*, Carole Reynaud-Paligot, éd., Munich : Oldenbourg Verlag.
- NANTA, Arnaud, 2010, « Torii Ryūzō : discours et terrains d'un anthropologue et archéologue japonais au début du xx^e siècle », *BMSAP*, 22 : 24-37.
- NANTA, Arnaud, 2015, « L'organisation de l'archéologie antique en Corée coloniale : des terrains aux musées coloniaux », *Ebisu*, 52 : 117-154, URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1635> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.1635>.
- NANTA, Arnaud, 2018, « L'historiographie coloniale à Taiwan et en Corée du temps de l'empire japonais (1890-1940) », *Politika*, URL : <https://www.politika.io/fr/notice/lhistoriographie-coloniale-a-taiwan-coree-du-temps-lempire-japonais-18901940-i>.
- NANTA, Arnaud, 2019, « Physical Anthropology in Colonial Korea », in *National races*, Richard McMahon, éd., Lincoln, Nebraska University Press, p. 241-269.
- OGAWA, Takuji, 1896, *Taiwan shotō shi* 臺灣諸島誌 (Enquête aux îles de Taiwan), Tōkyō chigaku kyōkai 東京地學協會.
- OGINO, Kaoru, éd., 1998, *Inō Kanori. Nenpu, shiryō, shoshi* (Inō Kanori. Chronologie, documents et bibliographie), Tōno : Tōno monogatari kenkyūjo.
- OGUMA, Eiji 小熊英二, 2001, « Kanaseki Takeo to Minzoku Taiwan » 金関丈夫と『民俗台湾』 (Kanaseki Takeo et la revue *Minzoku Taiwan*), in *Kindai Nihon no tashazō to jigazō* 近代日本の他者像と自画像 (Altérité et Identité dans le Japon moderne), Shinohara Tōru 篠原徹, éd., Tōkyō : Kashiwa shobō 柏書房, p. 24-53.
- OKAMATSU, Santarō 岡松參太郎 & TAIWAN SŌTOKU-FU BANZOKU CHŌSA-KAI 臺灣總督府番族調査會, éd., 1921, *Taiwan ban-zoku kanshū kenkyū* 臺灣番族慣習研究 (Étude sur la coutume des sauvages de Taiwan), Taihoku, 8 vols.
- POLIAKOV, Léon, 1994 [1971], *Le mythe aryen*, Paris : Calmann-Lévy.
- SAKANO, Tōru 坂野徹, 2005, *Teikoku Nihon to jinruigakusha* 帝国日本と人類学者 (Le Japon impérial et ses anthropologues), Tōkyō : Keisō shobō 勁草書房.
- SIMON, Scott, 2012, *Sadyaq Balae ! L'autochtonie formosane dans tous ses états*, Québec : Université Laval.
- SADAN, Mandy J., & ROBINNE, François, éd., 2007, *Social Dynamics in the Highlands of Southeast Asia*, Leiden : Brill.
- STOCKING, George W. Jr., 1982 [1968], *Race, Culture and Evolution. Essays in the History of Anthropology*, Chicago, University of Chicago Press.

- TAGUIEFF, Pierre-André, éd., 2013, *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris : PUF.
- TANAKA, Stefan, 1993, *Japan's Orient*, Berkeley : California University Press.
- THIESSÉ, Anne-Marie, 1999, *La création des identités nationales*, Paris : Seuil.
- THORAVAL, Joël, 1999, « L'usage de la notion d'“ethnité” appliquée à l'univers chinois », *Perspectives chinoises*, 54 : 44-59.
- TORII, Ryūzō 鳥居龍藏, 1897a [1976], « Tōbu Taiwan ni okeru kaku banzoku oyobi sono bunpu » 東部臺灣に於ける各蕃族及び其分布 (Les sauvages de l'Est de Taiwan et leur distribution spatiale), *Tōkyō jinruigakkai zazshi* 東京人類學會雜誌, 464, in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集 (Œuvres complètes de Torii Ryūzō), Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 11, p. 464-485.
- TORII, Ryūzō, 1897b [1976], « Taiwan ni okeru yūshi izen no iseki » 臺灣に於ける有史以前の遺蹟 (Les sites préhistoriques de Taiwan), *Chishitsu zazshi* 地質雜誌, 107, in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集, Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 11, p. 397-399.
- TORII, Ryūzō, 1897c [1976], « Tōbu Taiwan sho banzoku ni tsuite » 東部臺灣諸蕃族に就て (Les sauvages de l'Est de Taiwan), *Chishitsu zazshi* 地質雜誌, 104-105, in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集, Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 11, p. 485-505.
- TORII, Ryūzō, 1899a [1976], « Nanbu Taiwan bansha tanken dan 南部臺灣蕃社探檢談 (Quelques remarques d'après une visite des villages sauvages du sud de Taiwan), *Chishitsu zazshi* 地質雜誌, 125-126, in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集, Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 11, p. 415-422.
- TORII, Ryūzō, 1899b [1976], *Jinruigaku shashin shū. Taiwan Kōtōsho no bu* 人類學寫真集 臺灣紅頭嶼之部 (Recueil de photographies anthropologiques : île Hongtōu à Taiwan), faculté des sciences de l'université impériale de Tōkyō, in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集, Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 11, p. 329-353.
- TORII, Ryūzō, 1910 & 1912 [1976], *Études anthropologiques. Les aborigènes de Formose*, 2 vols., université impériale de Tōkyō (en français), in *Torii Ryūzō zenshū* 鳥居龍藏全集, Tōkyō : Asahi shinbun, vol. 5, p. 1-120.
- TORII, Ryūzō, 1953, *Aru rōgakuto no shuki* ある老学徒の手記 (Carnets d'un vieil étudiant), Tōkyō : Asahi shinbun.
- TORT, Patrick, 1989, *La raison classificatoire*, Paris : Aubier.
- TRÉPIED, Benoît, 2011, « Recherche et décolonisation en Nouvelle-Calédonie contemporaine : lectures croisées », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 24 : 159-187.
- TSU, Timothy S., 1999, « Japanese Colonialism and the Investigation of Taiwanese “Old Customs” », in *Anthropology and colonialism in Asia and Oceania*, Jan Van Bremen, Akitoshi Shimizu, éd., Londres : Routledge, p. 197-218.
- TSUBOI, Shōgorō 坪井正五郎, 1893, « Jinruigaku kenkyū no shui » 人類學研究の趣意 (Les objectifs de la recherche anthropologique), *Tōkyō jinruigakkai zazshi* 東京人類學會雜誌, 86 : 312-318.
- UTSURIKAWA, Nenzō 移川子之藏, MIYAMOTO, Nobuto 宮本延人 & MABUCHI, Tōichi 馬淵東一, 1935, *Taiwan Takasago-zoku keitō shozoku no kenkyū* 臺灣高砂族系統所屬の研究 (Étude sur l'appartenance et sur la filia-

tion des populations aborigènes de Taiwan), Taihoku : université impériale de Taihoku, 2 vols.

UTSURIKAWA, Nenozō, MIYAMOTO, Nobuto & MABUCHI, Tōichi, 2011 [1935], *Taiwan yuanzhuminzu xitong suoshu zhi yanjiu* 臺灣原住民族系統所屬之研究, trad. par Yang Nanjun 楊南郡, Commission aborigène du Yuan Exécutif, Taipei, Nantian shuju 南天書局.

XU, Shikai 許世楷, 1972, *Nihon Tōchika no Taiwan – Teikō to dan.atsu* 日本統治下の台湾 抵抗と弾圧 (Taiwan sous le régime japonais. Résistances et répressions), Tōkyō : Presses de l'université de Tōkyō.

ZHANG, Xuyi 張旭宜, 1998, « Riju shiqi Taiwan yuanzhumin falü diwei zhi zhengbian » 日據時期台灣原住民法律地位之爭辯 (La controverse relative au statut juridique des aborigènes taiwanais durant la période d'occupation par le Japon), *Taiwan shiliao yanjiu* 台灣史料研究 (Études et Sources historiques taiwanaises), 12 : 14-24.

Résumé : De nombreuses enquêtes anthropologiques furent réalisées à propos des populations autochtones de Taiwan durant les cinquante années de la période coloniale japonaise, de 1895 à 1945. Ces groupes, désignés comme « aborigènes », furent considérés en dehors de l'Histoire, dans laquelle la domination coloniale les auraient fait entrer. Le présent article se penchera sur l'histoire de l'anthropologie coloniale et des politiques japonaises à Taiwan. Une problématique centrale domina la recherche savante et les discours administratifs de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1940 : la classification ethnique et géographique des « races aborigènes » de Taiwan en termes de complexes « racio-culturels ». On analysera ici cette anthropologie aborigène et plus succinctement l'archéologie préhistorique coloniale, tout en les reliant à la « gestion des sauvages » c'est-à-dire la « politique aborigène » menée à l'égard de ces populations. Une première partie reviendra sur le contexte global de l'anthropologie du second XIX^e siècle, puis se penchera sur les travaux fondateurs de l'anthropologie coloniale entre 1896 et 1902. Dans un deuxième temps, on présentera, pour une période allant de 1900 à 1918, l'enchevêtrement entre les travaux des commissions d'experts du Gouvernement général de Taiwan et la politique dite de « gestion des sauvages », c'est-à-dire l'endiguement des zones montagnardes. Enfin, on évoquera les travaux du laboratoire d'Ethnologie et du laboratoire d'Anatomie de l'université impériale de Taihoku (Taipei).

Colonial Anthropology, “Management of the Savages” and Essentialization of Indigenous Peoples in Taiwan during the Japanese Empire (1895-1945)

Abstract: Many anthropological surveys were carried out on the indigenous populations during the fifty years of the Japanese colonial rule, from 1895 to 1945. These groups, referred to as “aborigines”, were considered outside history, into which colonial domination would have brought them. This article will look at the history of colonial anthropology and Japanese policies in Taiwan. A central issue that dominated scholar research and administrative discourse from the late 19th century to the 1940s was the ethnic and geographical classification of Taiwan’s “aboriginal races” in terms of “racial-cultural”

complexes. This paper will analyse this aboriginal anthropology and, more succinctly, colonial prehistoric archaeology, while linking them to the “management of the savages”, i.e. the aboriginal policy towards these populations. The first part will consider the overall context of anthropology in the second 19th century, then look at the founding work of colonial anthropology between 1896 and 1902. In the second part, we will present, for a period from 1900 to 1918, the tangle between the work of the commissions of experts of the Government-general of Taiwan and the aboriginal policy, i.e. the containment of mountain areas. Finally, we will analyze the works of the Ethnology Laboratory and the Anatomy Laboratory of the Imperial University of Taihoku (Taipei).

Mots-clés : Taiwan, Japon, anthropologie, colonisation, identités, Torii Ryūzō, Inō Kanori.

Keywords: Taiwan, Japan, Anthropology, Colonization, Identities, Torii Ryūzō, Inō Kanori.